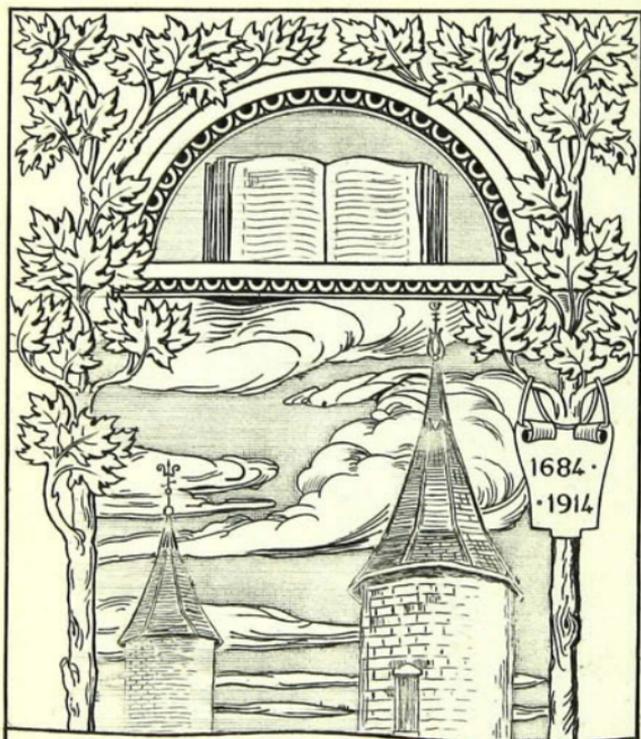


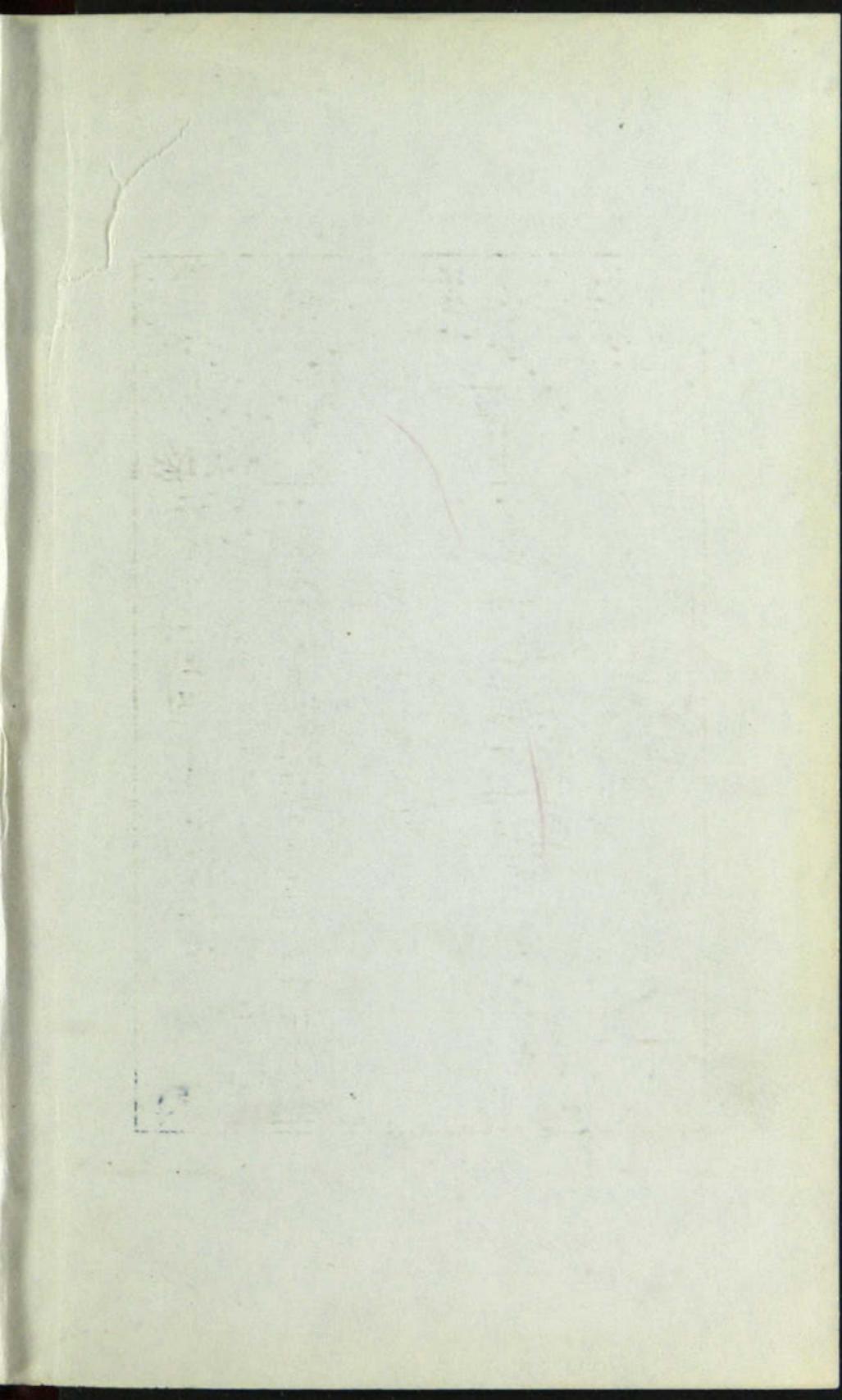
68
Lr

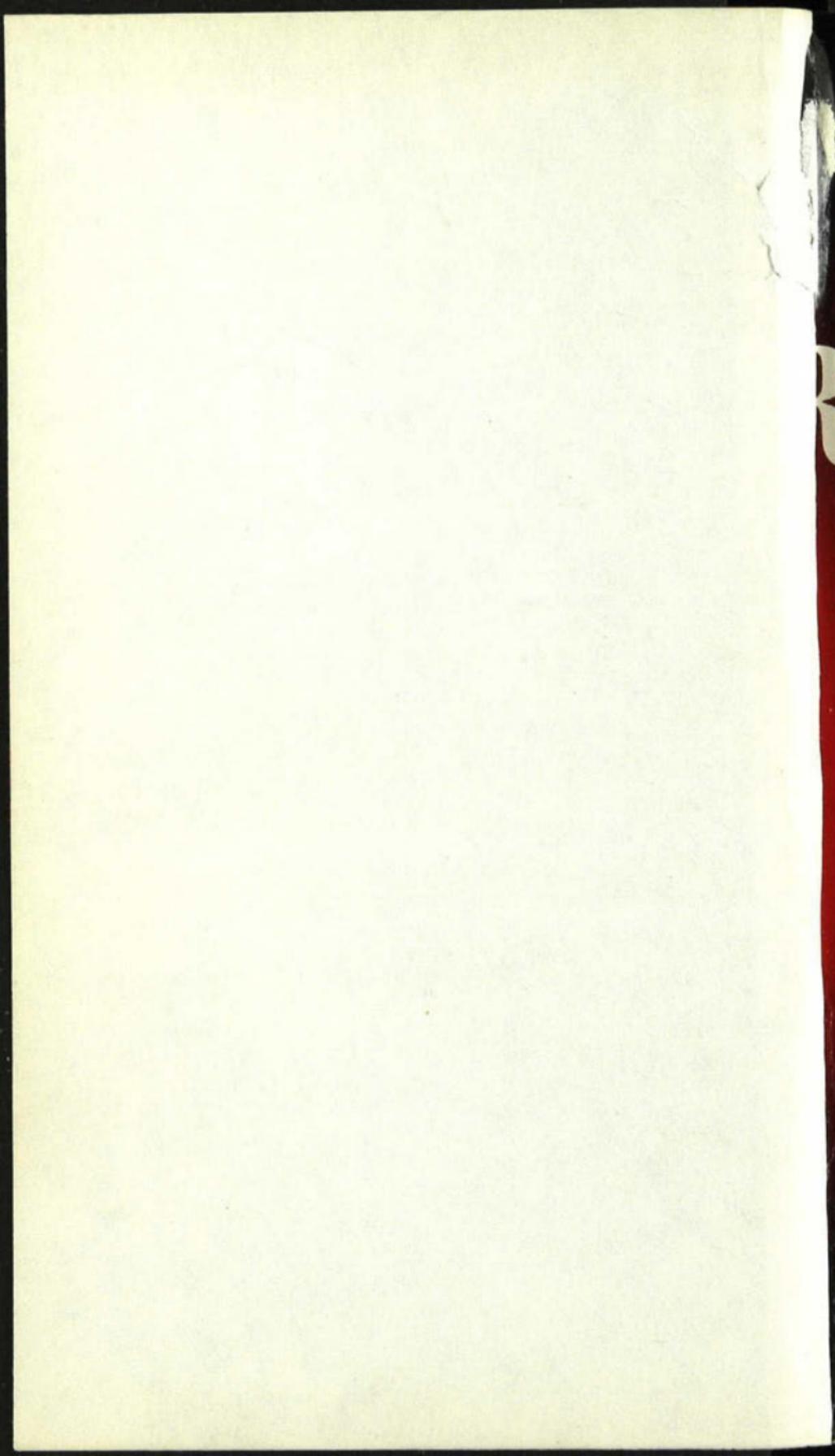


BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONREAL



La Reliure
Mauricienne
C. Carignan
Trois-Rivieres





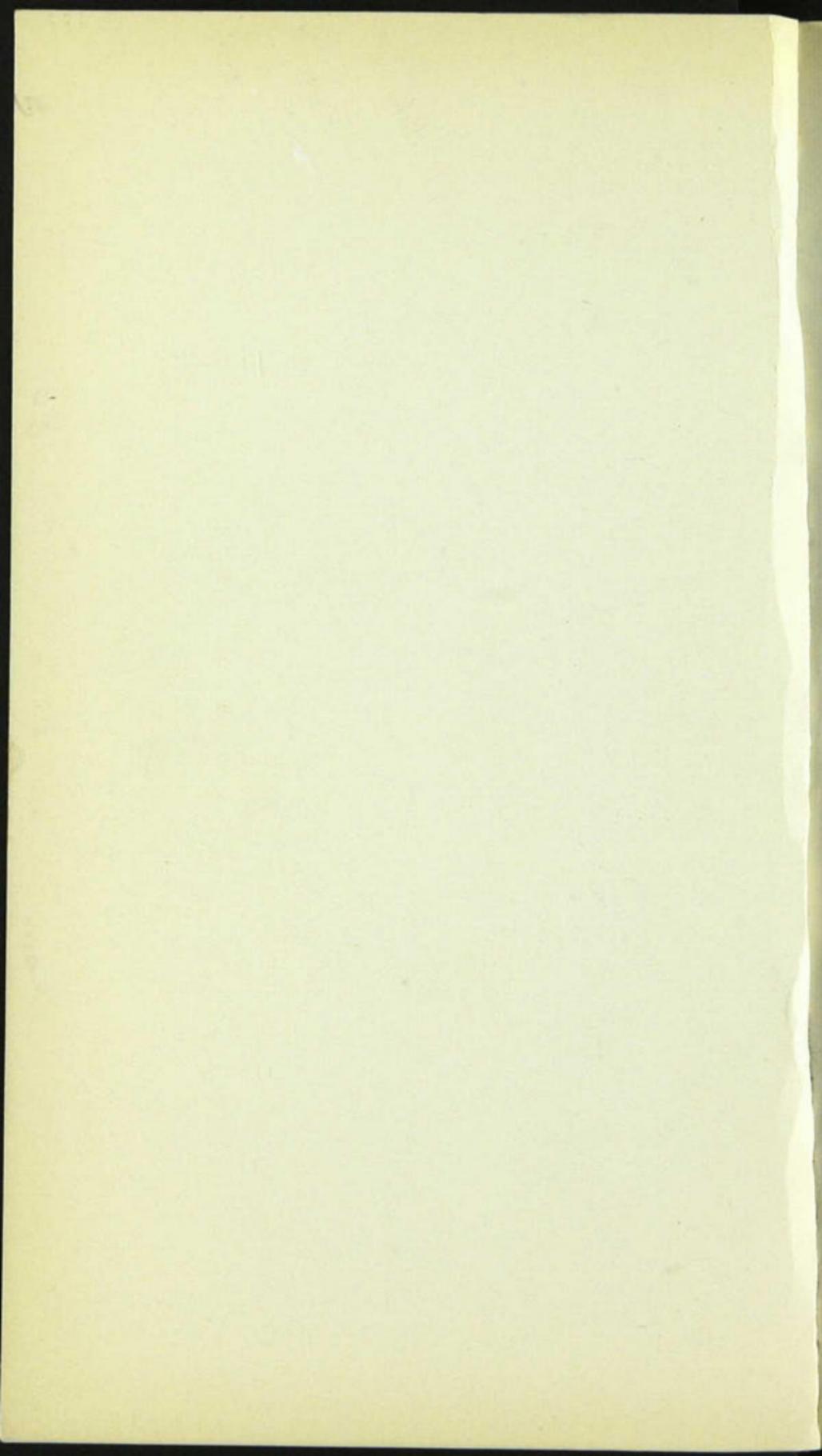
Chanoine Lionel Groulx

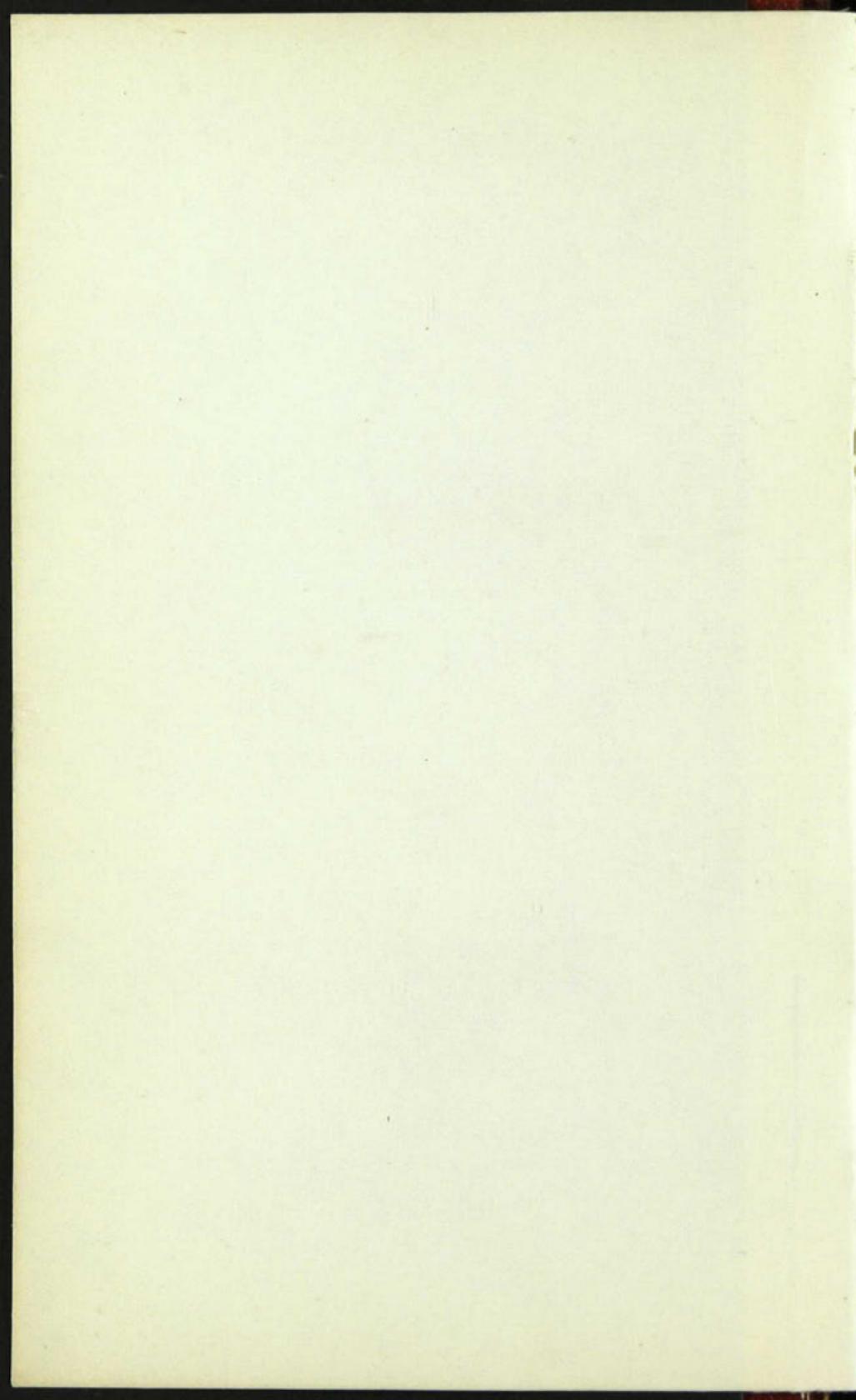
RENCONTRES

avec

DIEU

FIDES





RENCONTRES AVEC DIEU

Adresses de Fides :

25 est, rue Saint-Jacques, Montréal 1, Canada

414, rue Taché, Saint-Boniface, Man.

5, rue Rousselet, Paris VIIe, France

21, West Superior, Chicago 10, U.S.A.

Représentant :

32, Route de Mons, Marchienne-au-Pont, Belgique

LIONEL GROULX, ptre

RENCONTRES AVEC DIEU

*Retraite prêchée aux professeurs
de l'Université de Montréal,
pendant le Carême de 1955.*

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE



MONTREAL et PARIS

Nil obstat : Montréal, le 24 août 1955.

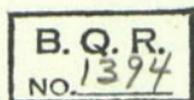
Léon-M. Baron, c.s.c., censeur délégué.

Imprimatur : Montréal, le 26 août 1955.

Paul Touchette, P.A., V.G.

3100101.188
309.102-711A2

BX
2376
P7 G7



S

Copyright, Ottawa, 1955

Ceci est la substance d'une retraite prêchée, aux professeurs de l'Université de Montréal, pendant la Semaine sainte de 1955.

On a souhaité la mise en volume de ces petits sermons. J'ai hésité. Il y a si peu de moi en tout cela. Si l'on se donne la peine de lire les ouvrages de Romano Guardini, du Père Gaston Salet, s.j., du Père de Grandmaison, s.j., du Père Daniélou, s.j., du Père Valensin, du Chanoine Jacques Leclercq, du Père Sertillanges, o.p., du Cardinal Subard, de saint François de Sales, on s'apercevra que je leur ai presque tout emprunté. S'il s'y trouve quelque chose de moi, ce ne peut être que la modeste part d'un vulgarisateur. Je livre ces pages à l'imprimeur avec l'espoir qu'elles induiront mes retraits à lire les oeuvres de quelques-uns des maîtres de la vie spirituelle que je viens d'indiquer.

Pour le reste, j'ai tâché de m'inspirer de ce mot que Sainte-Beuve prête à Lacordaire, au sujet de la prédication : « Il ne s'agit pas de suivre les règles de la rhétorique, mais de faire connaître et aimer Dieu. Ayons la foi de saint Paul et parlons le grec aussi mal que lui. »

L. G.

181937

1881

QU'EST-CE QU'UN CHRÉTIEN ?

Qu'est-ce qu'un chrétien ? La question paraît toute simple. Le mot est plutôt bref. La réalité qu'il recouvre, quelle est-elle ? Les perspectives historiques qui l'entourent — car le mot a une origine historique — jusqu'où les étendre en légitime vision ? Nous vivons, il n'y a pas grand mérite à le dire, dans un monde en désarroi, souvent pris de l'angoisse du néant, sinon même de la folie du désespoir. Et il nous arrive de nous écrier : Nous seuls, chrétiens, tenons les clés de l'énigme. Sens de la vie, du mal, du bien, de la souffrance, de la mort, en un mot, sens de la destinée de l'homme et du monde, nous seuls avons réponse à tout. Cette réponse, quelle est-elle ? La possédons-nous véritablement ? Sur quelle évidence ou sur quelle foi l'avons-nous fondée ?

I

Je présume un chrétien un tant soit peu attentif. Un fait se dresse devant lui, fait unique, insurpassé et insurpassable, gigantesque dans l'Histoire : et

c'est, un jour, sur notre planète, la descente de Dieu, l'incorporation de l'Infini dans une chair humaine. A l'église, le choeur chante : *Et incarnatus est*; les têtes s'inclinent; on plie le genou. Geste liturgique largement débordé par sa signification. Quel fait égale la venue du Christ dans le monde ? Des millénaires l'ont précédé; d'autres millénaires peut-être le suivront. Par la longue attente à laquelle il répondait, par le bond de civilisation qu'il a déterminé, par le point final qu'il mettra à la vie de notre univers, l'insigne événement se présente, en vérité, comme le noeud suprême dans le temps. Lui et point d'autre constitue, dans l'Histoire, la période axiale.

Fait culminant. Source, origine de notre titre de chrétien. Rappelons-nous le catéchisme : chrétien dérive de Christ, de christianisme; le chrétien est un disciple du Christ, un adepte du christianisme. Il reste à saisir la radieuse et opulente vérité enfermée en ces mots. Pour m'éclairer moi-même, je serais tenté de poser cette question : est-on disciple du Christ, comme d'autres, par exemple, sont disciples de Bouddha ou disciples de Mahomet ? Entre les deux affiliations ou appartenances, y aurait-il, au contraire, opposition radicale, distinction presque infinie ? Bouddha, on l'a dit, est peut-être le personnage religieux qui a entretenu sur soi et sur son rôle, les « prétentions les plus énormes ». Ses adeptes l'ont exalté comme le sublime, le parfait, le suprême illuminé, le riche en savoir, l'incomparable édu-

cateur, celui qui prêche la doctrine « belle au commencement, belle au milieu, belle à la fin » ; il serait le démiurge à la vie absolument parfaite et pure, le personnage de qui les hommes, les esprits et les dieux mêmes, attendent leur salut. Toutefois, et c'est une première observation : Bouddha n'a jamais prétendu se confondre avec son message. Ce message, il sera même tenté, un jour, de ne pas le communiquer, de s'abandonner au « silence catastrophique ». Il faudra l'intervention du roi des dieux pour le déterminer à « mettre en branle la roue de la doctrine ». Et quand son disciple préféré, Ananda, demandera au maître mourant, de lui révéler à l'usage de la communauté des moines bouddhistes, la suprême règle de vie, Bouddha ne trouvera d'autre réponse que celle-ci : « Cherchez ici-bas lumière et refuge en vous-mêmes et nulle part ailleurs. » Au reste, personnage resté flou, d'un état civil indéfini, que ce Bouddha, disparu, subtilisé dans la dépersonnalisation finale du *nirvana*. On sait qu'il est resté absent, pour cela même, de l'iconographie indienne; et jamais il n'aurait reçu forme humaine si des artistes grecs, héritiers de la tradition d'Alexandre, ne lui avaient donné la stature et le profil apolliniens. Mahomet s'est-il davantage identifié avec son message, avec le Coran ? Rôle de prophète, seul rôle qu'il se soit proprement arrogé : rôle par conséquent d'un appelé, d'un envoyé par quelqu'un de plus haut que soi : « Allah est Allah, et Mahomet est son prophète. »

Combien autre l'histoire ou le comportement du Christ. Nous savons, Lui, d'où Il vient. Nous connaissons l'existence éternelle du Logos; nous connaissons de même sa naissance temporelle, né d'une vierge nommément désignée, dans un petit pays géographiquement déterminé, à une date connue. Rien donc d'un personnage de légende. Son être corporel, humain, nombre de témoins, des multitudes l'ont vu, l'ont approché. « Ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché. . . ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons. . . » dira l'un des disciples. Et ce disciple qui était saint Jean, l'avait suivi, en effet, sur les chemins de la Galilée et de la Judée, l'avait entendu prêcher aux foules, guérir miraculeusement, connaître comme eux la faim, la fatigue, s'arrêter pour se reposer au puits de Jacob; se prêter à l'amitié des hommes, être capable de pleurer sur la ruine entrevue de la capitale de son pays. Etre concret, être de chair dont la double nature divino-humaine, mise en cause, passionnera, à un point inouï, les prochains conciles. Puis, ce Christ, écoutons-le parler, car il parle, il enseigne, il met en branle, et sans parcimonie, la « roue de la doctrine » : « Il a été dit aux Anciens. . . Mais moi, je vous dis. . . En vérité, en vérité, je vous dis. . . » Façon de parler qui, déjà, fera dire aux auditeurs : « Celui-là enseigne comme quelqu'un qui a autorité, et non comme les docteurs de la Loi. » On dira encore : « Personne n'a jamais parlé comme cet homme. » Voici pour-

tant des textes plus étonnants et plus décisifs. Celui-ci entre autres : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. » Observons qu'il ne dit point : je suis celui qui vous indiquera le chemin; je suis celui qui vous enseignera la vérité; je vous apporte la vie. Il dit : « Je suis le chemin; Je suis la Vérité; Je suis la Vie. » Paroles catégoriques, absolues. Nul droit à la qualité de disciple sans une adhésion à la personne même du Christ, nul autre moyen de salut qu'une option nette, totale pour l'Homme-Dieu. Sur ce dernier point, relisons, s'il le faut, ces propositions encore plus précises, plus contraignantes :

« Vous serez en haine à tous à cause de *mon nom*, mais celui qui persévéra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé... »

« Car celui qui voudra sauver sa vie, la perdra, et celui qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Évangile, la sauvera. »

Plus de doute : voici un quelqu'un qui, à la différence de Mahomet ou de Bouddha, ne se veut aucunement distinct de son message. Que dis-je ? Il implique le message; il est lui-même le message. Entre les deux, pas l'ombre d'une distinction. On pourrait encore observer que ce n'est pas le message qui exige, de la part des hommes, décision ou option, mais, au premier chef, l'auteur du message, c'est-à-dire la personne de Jésus-Christ. « Celui qui n'est pas pour moi est contre moi. » C'est le même qui ose demander à

l'homme ce dont l'homme est le plus avare : l'amour. Et, encore une fois, il ne demande pas l'amour de sa doctrine, de son Evangile; il demande l'amour de sa personne : « Si vous m'aimez, observez mes commandements »; « Pierre, m'aimes-tu ? M'aimes-tu plus que ceux-ci ? » L'amour, en effet, qu'il sollicite n'est pas un amour quelconque, partagé, mesuré. Dans le coeur du disciple, il ne revendique rien d'autre que la première place, le premier droit : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. »

Je puis maintenant résumer. Etre chrétien, ce n'est pas être d'un dogme, d'une morale, d'une forme ou d'un style de vie. C'est tout cela. Mais tout cela ne formant qu'un avec le Christ, se résumant en lui. La foi du bouddhiste ne s'en va pas à la personne de Bouddha, mais à sa doctrine; la foi du mahométan ne s'adresse pas à la personne de Mahomet, mais au Coran. Le Christianisme, c'est avant tout et uniquement une Personne vivante, *c'est le Christ*. Etre chrétien, c'est appartenir, adhérer au Christ. Au-dessus de la doctrine, il y a le Docteur; au-dessus de la morale, il y a le législateur; au-dessus de l'institution, il y a le Fondateur. C'est la personne de Jésus-Christ, c'est elle, à la fois dans son personnage historique et dans sa splendeur éternelle, qui est la racine, le noyau de la communauté chrétienne, elle qui lui communique l'être, l'agir, l'esprit. S'il fallait insister, j'ajouterais : « Nulle doctrine n'est chrétienne qui

ne tombe des lèvres de Jésus, nul chemin n'est droit qui ne mène à Lui; nulle vie n'est chrétienne qui n'est pas rythmée sur sa vie à Lui. » « Rien n'est chrétien qui ne le contient pas. »

Qui n'aperçoit alors, où se situe le chrétien et comment il se définit : être de la plus haute appartenance, adepte le plus fortement et le plus amoureusement engagé !

II

Devant les autres croyances ou les autres religions, le chrétien, et surtout le catholique, pourrait donc s'épargner les attitudes humiliantes. Bien au contraire. Et lorsqu'en nos églises, éclate le chant du Credo, avec quelle fierté nous devrions nous mêler à la solennelle profession de foi. Certes, n'allons pas jusqu'à nier le contenu religieux des religions non chrétiennes, en particulier de la sagesse hindoue, chinoise ou japonaise, en si grande vogue, par le temps qui court. Dans son Epître aux Romains, saint Paul le reconnaît : « les réalités invisibles de Dieu sont connues depuis l'origine du monde à travers les choses visibles » (1, 20). Pie XII, dans l'Encyclique *Divini praecones*, nous rappelle que « l'Eglise n'a jamais traité avec mépris les doctrines des païens, elle les a libérées de leurs erreurs ». Est-ce à dire qu'on puisse affirmer avec Simone Weil qu'« En fait les mystiques de presque toutes les traditions religieuses se

rejoignent presque jusqu'à l'identité » ? Ou bien encore, le christianisme ne serait-il qu'un moment de l'évolution religieuse de l'humanité ? Serions-nous en route vers une autre révélation encore plus haute, plus éthérée, ainsi que le laisse parfois sous-entendre un Teilhard de Chardin ?

Les chrétiens pourraient apprendre à se passer de ces rêves, si magnifiques qu'on les veuille faire. Une note, un caractère de leur foi leur interdit, d'ailleurs, ces spéculations chimériques : sa transcendance. Transcendance absolue du christianisme. Rien ne se superpose à lui, ni ne viendra jamais s'y superposer. Transcendance qui lui vient, en premier lieu, de son caractère de *fait divin dans le temps*. Au premier chef, on l'a déjà dit, ne voyons pas, en lui, l'avènement d'une doctrine nouvelle, non plus qu'un nouveau style de vie. N'y voyons pas davantage, comme dans les rêveries hindouistes, une technique religieuse qui, par un effort d'ascèse et d'extase intemporelle, parviendrait, dans le temps, à faire sortir du temps. Le Christianisme, c'est d'abord la foi à un événement historique : l'irruption de Dieu dans le monde et dans le temps. Des auteurs l'ont même pu dire : « Seul de tous les Livres sacrés, celui des chrétiens est une histoire et non un exposé de doctrines. » Foi en l'Incarnation et en la Rédemption, le Christianisme, en effet, ne se propose pas tant de nous faire connaître l'existence de Dieu — d'autres religions l'ont connue — que de nous apprendre le geste d'un Dieu qui, un jour, il y a 2,000 ans, s'est

engagé dans l'histoire des hommes, pour y poser, depuis lors, des actes spécifiques et décisifs. C'est là le propre de la révélation chrétienne. Rien de tel dans l'histoire d'aucune religion du monde.

Rien de tel, non plus, que le second trait de la transcendance du christianisme : celui où l'Homme-Dieu se pose comme un Sauveur et qui plus est, comme le seul Rédempteur. Autre aspect de la mission du Christ, affirmé par maints textes où nous avons le choix :

« Je dois être baptisé d'un baptême, et quelle angoisse en moi jusqu'à ce qu'il soit accompli » (Luc, 12, 49-50).

« Jésus commença dès lors à découvrir à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il souffrît beaucoup de la part des Anciens, des Scribes et des Princes des prêtres, qu'il fût mis à mort et qu'il ressuscitât le troisième jour » (Matth. 16, 21).

A la Cène, la coupe en mains :

« Buvez-en tous : car ceci est mon sang, celui de la nouvelle alliance, répandu pour un grand nombre en rémission des péchés » (Matth. 26, 27-28).

Luc lui fait dire, et plus explicitement « répandu pour vous » (22, 20).

Que cette prescience du sacrifice ne nous inquiète point sur le mérite, et j'oserais dire sur la psychologie du sacrifié. Chacun entend qu'il s'agit d'une prescience divine qui, de toute éternité, sait la tournure inéluctable et prochaine des événements, par l'af-

freux usage que les hommes vont faire de leur liberté. Un gibet est déjà en train de se dresser. Mais sa funèbre image n'évoque rien, à nos yeux, de la catastrophe fatale, arrangée. Le Christ, l'Évangile nous l'a appris, ne marche même point à ce gibet, sans un moment de trouble et d'hésitation. Il est homme. Le serait-il s'il n'avait épousé quelques-unes de nos angoisses ? Sa fin ne sera pas, non plus, celle d'un héros qui, pris dans l'on ne sait quelles circonstances inextricables, quelle situation tragique sans issue, s'en tire par l'acceptation de la mort. Non, le Christ avait puissance d'en sortir. Il ne l'a pas laissé ignorer à ses ennemis : « Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été donné d'en haut » (Jean, XIX, 11). Il n'avait qu'à faire un signe, un appel à son Père, dira-t-il encore, et des bataillons célestes, douze légions, seraient venus combattre pour lui. Ajouterons-nous enfin, qu'il ne va pas à la mort spécifiquement pour la défense d'une foi, l'attestation solennelle de convictions ? Non. S'il se laisse arrêter, puis condamner, puis conduire au Golgotha, c'est que son heure est venue, comme il dit, et que, pour l'amour des hommes, il a accepté un rôle de victime. Il va à la crucifixion, il l'a dit et redit : pour une oeuvre d'expiation, de rachat. Impossible d'introduire ici une autre interprétation de l'Évangile. « Et nous, a encore écrit saint Jean, nous avons vu et attestons que le Père a envoyé son Fils comme sauveur du monde » (Ep. I, 4, 14). Un auteur récent a pu résumer, en cette façon concise, le

rôle du Christ historique : « Le Verbe incarné comme Sauveur ne peut dire qu'une *parole* : une parole d'adoration réparatrice; le Dieu fait homme ne peut poser qu'un *acte* : l'oblation sacerdotale de l'humanité; une seule *image* peuple son âme : la Croix; un seul mouvement anime son existence : la marche au Calvaire; le drame de sa vie, de toute sa vie, est le sacrifice où il s'immole » (Salet, *Le Christ, notre vie*, p. 48-49).

Un Dieu sauveur ! Voilà marquée une fois de plus l'énorme, l'infinie distance entre le christianisme et les autres religions. Dans l'hindouisme ou le néo-platonisme, on se sauve par l'effort ascétique. L'âme, puisque divine, n'a qu'à se détourner du monde extérieur, qu'à se dégager du corps, qu'à se retrouver elle-même pour atteindre à la pure spiritualité, c'est-à-dire trouver Dieu. Toute différente et combien plus élevée la conception chrétienne. Le drame de l'homme, de sa rédemption, de son salut, se joue sur un autre plan que celui de l'homme. Le Dieu, venu dans le temps, mène l'homme où ne le peut introduire aucune ascèse humaine. Sans doute, en l'affaire, l'ascèse n'est-elle pas indifférente. Loin de là. Les mystiques chrétiens la pratiquent. Dieu l'exige. Chacun doit prendre sa croix et le suivre. Chacun doit gravir l'échelle de Jacob. Et il ne suffit pas de se dégager du corps. Pour le Christianisme, le corps n'est pas le seul coupable; c'est tout l'homme qui a péché. Aucune ascèse, cependant, même la plus rude, même la plus crucifiante, n'est adéquate à la puri-

fication totale. Dieu, sans doute, est en nous; et on l'y peut trouver. Mais ce Dieu, cet Emmanuel, ne se confond pas avec nous. C'est un Dieu transcendant, distinct de l'homme, infiniment au-dessus de l'homme. Et Lui seul peut nous faire monter jusqu'à lui : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » Que dis-je ? Dans le Christianisme, les plus hauts états mystiques ne sont aucunement liés à des formes déterminées de vie contemplative, de silence ou de recueillement. Aucune technique ne les conditionne. Consolez-vous, les géomètres, on peut être mystique, quoi qu'en ait pensé Valéry, sans cesser d'être géomètre. Ces états n'ont d'autre source que la souveraine liberté de l'amour divin. Elle seule peut s'emparer d'un personnage aussi mal préparé par la technique religieuse qu'un Paul de Tarse sur le chemin de Damas; elle seule peut envahir, embraser l'âme d'une femme d'affaires, Marie Guyard, la future Marie de l'Incarnation, en train de rouler des tonneaux sur les quais de la Loire. Le même amour pourra encore gonfler d'une joie céleste, sur un pont de navire, en pleine tempête, un François-Xavier, homme d'action incarné, en route vers le Japon. Seul le Dieu qui sauve, opère ces purifications, ces prodiges, a jeté le pont, s'est constitué le Passeur entre le fini et l'infini. C'est même la raison précise qui l'a fait bondir un jour, non seulement dans l'histoire de l'homme, mais dans l'histoire de tout homme. Car la Rédemption, et voici encore une autre merveille transcendante, le Dieu amour, quoi qu'en aient pensé les jansénistes, l'a offerte à tous, l'a

mise à la portée de tous sans exception, des plus petits comme des plus grands, des bons comme des criminels : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs » ; « Aujourd'hui même, tu seras avec moi en paradis » (Matth. IX, 13). Faut-il citer le mot si vrai de Pascal : « J'ai pensé à toi dans mon agonie... » Et cet autre de saint Paul dans son Epître aux Romains : « Lorsque nous étions encore faibles, le Christ est mort pour nous, et donc pour les impies... C'est à peine si l'on meurt pour un juste... Mais Dieu montre son amour envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore des pécheurs, Jésus-Christ est mort pour nous » (Romains, 5).

Indiquons rapidement un dernier trait de la transcendance du Christianisme. Une brève comparaison des doctrines sur Dieu va nous la fournir. La révélation chrétienne a permis à l'homme de pénétrer plus avant que jamais dans la vérité religieuse, dans la connaissance de la divinité. Ce qui n'oblige nullement à méconnaître certain syncrétisme qui se plaît à retracer dans les autres religions, les germes des principaux dogmes chrétiens, ceux, entre autres, de la Trinité ou de la Rédemption. Simone Weil a cru trouver ces germes, dans certaines symboliques, dans les triades grecques et hindoues. Dieu, répétons-le, n'a jamais laissé totalement l'homme sans lumières sur la Divinité. Saint Paul a rendu cet hommage à la raison humaine, qu'à travers les choses visibles, elle a su découvrir, de tout temps, quelque chose des perfections invisibles de Dieu (Rom., I, 20). Entre les

deux catégories de connaissances néanmoins : celle des païens et celle des chrétiens, quelle différence, quel abîme infranchissable ! Laissés à eux-mêmes, les mystiques et les philosophes des religions étrangères n'ont jamais pu atteindre que l'extérieur de Dieu, l'existence, les perfections divines, telles qu'elles se révèlent par l'action divine dans le monde. Le christianisme, et voilà où il transcende superbement, nous a fait franchir le seuil de l'inaccessible. Avec sa Révélation, nous avons pu jeter un regard voilé, ébloui, sans doute, mais un regard tout de même, sur la vie intime de Dieu, son intériorité, les profondeurs trinitaires. Ecoutez l'apôtre Jean : « Personne n'a jamais vu Dieu; mais le Fils unique qui est au sein du Père, lui nous l'a fait connaître. » Oh, sans doute, ce que nous savons de la vie intérieure de Dieu, c'est peu de chose et pourtant ce peu est immense. Nous savons, en tout cas, que le Dieu éternel n'est pas une divinité hautaine, rigide, enfermée en son formidable orgueil. Nous avons appris, au contraire, que la Trinité est une mystérieuse vie d'amour où les échanges entre les trois s'opèrent, comme dirait Marie de l'Incarnation, « par un réciproque prolongement d'amour, sans mélange d'aucune confusion ». Nous savons surtout, pauvres humains, que nous sommes appelés à participer éternellement à cette vie. Eh oui, l'homme désormais divinisable, voilà l'indicible certitude ! Et, divinissables, nous le sommes, dès ici-bas, par le Verbe, venu dans la chair, pour sanctifier la chair et donner pouvoir à tous ceux qui croiront en

lui de devenir enfants de Dieu : *Quotquot autem receperunt eum dedit eis potestatem filios Dei fieri.*

Je résume de nouveau. La différence essentielle du christianisme, son irréductible originalité, quelle intelligence droite peut refuser de les reconnaître ? « Les religions naturelles, a-t-on pu affirmer, attestent le mouvement de l'homme vers Dieu; le christianisme est le mouvement de Dieu vers l'homme qui, en Jésus-Christ, vient le saisir, pour le conduire à Lui. » Le Premier Livre des Rois nous avait déjà dit que « la sagesse de Salomon surpassait la sagesse de tous les fils de l'Orient et toute la sagesse de l'Egypte » (V, 10-11). Le Christ est venu nous dire de Lui-même et avec combien de raison : « Il y a ici plus que Salomon » (Matth., XII, 42).

III

Et maintenant, est-il besoin d'évoquer les magnifiques perspectives qui s'ouvrent à nos pauvres esprits ? Nous seuls, disions-nous, au début, avons le sens de l'homme, le sens de sa destinée. Quoi de plus vrai ! Et quelle fortune inouïe que la nôtre ! Divine par ses origines, notre foi l'est aussi par ses débouchements. De par l'Incarnation, sanctification et assumption de l'humanité par Dieu, l'homme s'est vu conférer un véritable sacre. Désormais divinisable, l'homme se peut définir comme un membre du Christ, un fils de Dieu, un « Christ sous un certain aspect ». Que nous voilà loin, n'est-il pas vrai, de ceux-là qui

ne veulent voir en lui qu'un « composé physico-chimique dans la série animale », « un esclave de l'Etat-Dieu », « une bête pour l'abattoir en cas de guerre ». Et pour dépasser encore cette merveille, il se trouve que cette splendide dignité n'est pas le lot unique, le lot réservé des sages de Confucius ou des princes privilégiés de l'ascétisme bouddhique, non plus que de ces autres princes que sont les grands de ce monde. Tout homme, avons-nous dit, est divinisable. Quel que soit son degré d'intériorité, tout fils d'Adam, ceux-là que méprisait l'antiquité : l'enfant, la femme, l'esclave; ceux que méprise le paganisme moderne : la femme de peine, l'ouvrier des banlieues lépreuses, l'homme de race peu évoluée, le pire déchet humain, possède sa dignité, sa valeur propre, est appelé, par vocation spéciale, individuelle, à vivre, lui aussi, dans le Christ. Fût-il, par nature ou par maladie, la laideur la plus repoussante, ce petit, cet humble est appelé, comme les plus beaux, comme les plus grands, à faire rayonner en soi un aspect de la beauté et de la perfection du Christ.

Là ne s'arrête pas notre bonheur. Pendant que d'autres s'épuisent à les chercher, cette certitude est aussi nôtre de posséder la clé, l'énigme du monde. Et qui oserait parler d'illusion ? En nos jours tourmentés où il importe à l'homme de se rajuster aux conceptions de l'actuel cosmos et alors qu'un si grand nombre n'aboutissent qu'à une philosophie du désespoir, à l'art, à la littérature noirs, le chrétien n'est-il pas le seul que n'écrase point la nouvelle vi-

sion du monde ? « Le monde autour de nous a changé de face, disait un jour Claudel aux publicistes chrétiens, mais nous, catholiques, au-dessus du monde, nous n'avons pas changé de tête, nous n'avons pas changé de cœur. » Oh ! sans doute, pour un Jean Rostand, l'humanité, condamnée à une vieillesse irréversible, s'en irait rejoindre, dans la poussière, les grands sauriens du jurassique et du crétacé. Tel dramaturge existentialiste pourra faire proférer, par l'un de ses personnages, cet impudent blasphème : « On ne peut aimer que sur terre et contre Dieu ». Tel malheureux qui se bute à ce que l'on appelle aujourd'hui, « la tragique erreur d'exister », pourra dire le mot de l'un des petits désespérés de *Chiens sans collier* : « Jamais personne ne m'aimera. » A ce pessimisme nous répondons que sur notre misérable terre et même en notre misérable époque, il n'y a place pour le désespoir. Quand tous les hommes nous haïraient, il y a quelqu'un qui nous aimera toujours éperdument : Dieu; quelqu'un qui nous a aimés le premier, et qui nous aimera jusqu'à la fin — *dilexit in finem*, quelqu'un qui nous a enseigné le véritable amour et qui ne cessera de nous aimer que par une apostasie haineuse, irréparable, décidée par nous-mêmes. Ce monde n'est pas, non plus, une machinerie aussi gigantesque que brutale, réglée par un déterminisme implacable, dont Dieu lui-même serait prisonnier et où le destin de l'homme serait de s'y laisser broyer sans se plaindre. Le problème du mal, de la misère, de la mort, demandez-en l'explication au

petit enfant du catéchisme. Il vous en dira le mystère. Il vous dira que tout procède d'un désordre initial, et que le désordre a continué par la terrible option laissée par Dieu à la liberté de l'homme. Ce désordre, il vous dira encore que la prière, l'action, le comportement du chrétien le peuvent, dans une grande mesure, corriger; il vous dira aussi où aller chercher le courage d'affronter l'adversité, même la mort, et quelle dimension spirituelle ces deux calamités peuvent prendre, acceptées dans la foi, en union avec la passion du Christ.

Notre foi nous apprend encore que notre Dieu n'est pas un Dieu inaccessible, le « grand séparé », pour qui nous serions le dernier des soucis et qui regarderait se dérouler l'histoire du monde, d'une loge de spectateur impassible. Notre Dieu, Dieu de l'Incarnation et de la Rédemption, notre foi nous en assure, est intimement mêlé à l'Histoire des hommes et de ce monde. S'il ne la fait pas sans nous, cette Histoire, il en est le maître. Et nous la pouvons faire avec Lui et magnifiquement. En tout cas, c'est Lui, au jour fixé par Lui seul, qui y mettra le point final. Cet univers, avec ses immenses galaxies nageant elles-mêmes dans l'immensité, et dont le silence éternel effrayait Pascal, nous savons, en outre, que nous les dominons par l'étincelle pourtant si frêle de notre esprit. Devant Dieu, quantité et qualité ne sont pas de même mètre. Bien plus, nous savons que ce monde, êtres immortels, nous le dominerons par notre durée d'homme. Des paroles précises du Christ auto-

risent, en nous, cette espérance, cette foi. Quand viendra le dernier jour, ce jour-là, spectateurs terrifiés, sans doute, mais spectateurs tout de même, nous aurons assisté à la mort de la planète, à la mort du soleil, à la réduction en poudre des formidables constellations. Et, sur ces ruines colossales, cela nous le savons, le Christ apparaîtra triomphant, et pour nous annoncer quoi ? Si nous l'avons méritée : notre survivance éternelle.

Telle est bien l'incroyable destinée du chrétien. Dans l'ère inaugurée par l'Incarnation, voilà la dimension de l'homme baptisé : disciple, fils de Dieu venu sur terre, croyant d'une foi transcendante, homme des souveraines certitudes, un racheté du Dieu crucifié, introduit dans la vie intime de la Trinité, personnage divinisable, plus grand, plus durable que ce monde matériel. Mais cette destinée et cette dignité, comment nous y égaler ? Comment les faire pleinement nôtres ? Notre-Seigneur Jésus-Christ, comment aller à sa rencontre ? C'est ce que nous allons voir.

RENCONTRE AVEC DIEU PAR LA FOI

On ne relit pas sans mélancolie le prologue de l'Évangile de saint Jean : « Tout a été fait par Lui et sans Lui rien n'a été fait de ce qui existe. En Lui était la vie et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière luit dans les ténèbres... , les ténèbres ne l'ont point reçue... Le Verbe était dans le monde, et le monde ne l'a pas connu. Il vint chez Lui et les siens ne l'ont pas reçu. » D'un accent tout aussi mélancolique et d'une résonance à quel point contemporaine, cette parole de Jean-Baptiste aux Pharisiens qui l'interrogeaient aux bords du Jourdain : « *Medius vestrum stetit quem vos nescitis...* Au milieu de vous se tient quelqu'un que vous ne connaissez pas » (Jean, I, 26). Le Christ, Dieu inconnu ! Quel mystère ! Car enfin il n'est pas si facile de nier son irruption dans l'histoire des hommes. Et cette irruption, impossible de ne pas la tenir pour ce qu'elle a été : l'événement exceptionnel, capital, des temps modernes. Comment expliquer que l'événement tienne si peu de place, même en l'esprit de tant de présumés croyants ? Comment comprendre que tant

d'hommes vivent leur vie comme si le Christ n'était pas venu ?

Explication toute simple : le monde a perdu la foi, et le Christ, dans sa réalité divine, on ne peut l'atteindre, on ne peut le rencontrer que par la foi. Et voilà qui, en la vie du chrétien, pose le problème de la foi comme un problème capital.

I

Qu'est-ce donc que la foi ? Epargnons-nous d'y voir tout d'abord quelque chose qui serait comme le terme de longues et multiples démarches de l'esprit, l'aboutissement de déductions logiques où, tout à coup, la raison humaine, perdant pied, pour ainsi dire, s'abandonnerait, par sentiment d'impuissance, à la Révélation, au témoignage croyable. N'y voyons pas davantage un élan terminal de la volonté humaine qui, l'échelle des valeurs terrestres dépassée, s'essaierait à saisir d'autres valeurs, par delà les frontières du terrestre et du temps. La foi, ce peut être, au principe, quelque chose de cela. C'est autre chose et plus que tout cela. Ce que le chrétien atteint par la foi, ce n'est, à proprement parler, ni une vérité ni une valeur, c'est une réalité : celle de Dieu : du Dieu saint et éternel se révélant dans le Christ, le Verbe incarné. Notre véritable prise sur Dieu nous vient donc de la foi. Et qui pourrait s'étonner de ce mode de connaissance ? Préjugé du vulgaire ou du ratio-

nalisme au rabais de ne croire qu'aux vérités sensibles ou rationnelles, qui relèvent de l'expérimentation ou du raisonnement scientifique. Une autre source de connaissance existe, source considérable où les rationalistes comme les autres vont puiser, et qui est la foi. Un Jean Guilton en convient : le témoignage peut apporter à l'esprit de l'homme une certitude aussi rigoureuse que tout autre moyen de connaissance. Au surplus, les « valeurs essentielles sur lesquelles repose une vie humaine sont fondées sur le témoignage ». Nous n'avons pas assisté à la naissance de Jules César; nous n'avons pas été les témoins de sa vie. Pourtant qui ose mettre en doute l'existence historique de l'illustre fils de la Louve ? Nous y croyons par la foi en des vestiges et en des témoignages irrécusables. Un grand esprit comme saint Augustin nous l'a confié : c'est après avoir constaté cette foi commune dans le témoignage d'autrui, qu'il s'est retourné vers l'Eglise : « Je remarquais quelle infinité de choses je croyais sans les voir, sans en avoir été témoin, tant d'événements dans l'histoire des peuples, tant de faits relatifs à des lieux et des villes, que je n'avais jamais vus, tout ce que j'accordais de créance à mes amis, à des médecins, à mille autres, faute de quoi on ne pourrait absolument rien faire en cette vie. » Il en va un peu de même de la foi en Dieu. Rappelons-nous l'acte de foi appris en notre enfance. Que disions-nous à Dieu ? « Je crois fermement tout ce que la Sainte Eglise croit et enseigne, parce que *c'est vous qui l'avez dit* et que vous

êtes la Vérité même. » En mots simples nous traduisions le langage des théologiens. Le motif formel de la foi chrétienne ne saurait être, en effet, l'évidence de l'objet connu, puisqu'il est, par définition, inconnaissable, mais la véracité de celui qui propose l'objet. Entre la foi naturelle, foi en l'histoire, et la foi surnaturelle, ou foi en la Révélation, l'important, néanmoins, est de ne pas glisser trop vite sur une distinction capitale. Dans la foi naturelle, l'acte de foi, l'adhésion à l'authenticité d'un fait procède de moi seul; dans la foi surnaturelle, l'acte de foi, l'adhésion procède de Dieu. Je puis me mettre, et encore avec l'aide de Dieu, dans les dispositions d'esprit et de volonté qui me prépareront à la foi. Mais l'acte de volonté qui fait adhérer mon intelligence à la vérité révélée, acte surnaturel, au-dessus par conséquent de ma puissance humaine, cet acte, Dieu l'accomplit en moi. On prête à Charles Maurras ce mot qu'il aurait prononcé la veille même de sa conversion et de sa mort : « J'entends qu'on m'appelle ! » Rien de plus exact. L'Esprit-Saint venait à lui pour faire de lui un converti. Car c'est l'Esprit qui donne la foi. « Nul, a dit Notre Seigneur Jésus-Christ, *s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit*, ne peut entrer dans le royaume de Dieu » (Jean, 3, 5). Pour devenir croyant, une condition préalable s'impose : s'être éveillé à une vie nouvelle dont la foi est l'acte. Baptisé au lendemain de notre naissance, le sacrement nous a conféré cette vie nouvelle; du même coup nous avons reçu infuses la capacité et la vertu

de la foi, capacité qu'ont développée une éducation chrétienne, la foi aux leçons de nos parents, la foi en l'enseignement de l'Eglise, puis notre propre coopération à l'action de l'Esprit. Au cours de la vie, le malheur nous arriverait-il de perdre la foi ? Le même processus devra recommencer. Au fond des cendres apparemment froides, il faudra qu'un souffle venu d'en haut retrouve et réveille le tison endormi. Alors seulement l'enfant prodigue pourra dire comme le converti de tout à l'heure : « J'entends qu'on m'appelle ! » Telle est la doctrine : sans moi vous ne pouvez rien faire.

II

De ce premier exposé, nous retiendrons, je pense, que la foi présuppose ou impose une certaine dose d'humilité. Romano Guardini l'a dit admirablement : « Nous ne sommes pas de grandes personnalités religieuses; nous sommes des serviteurs de la parole. » En toute vérité, la foi est en soi un mystère qui exige déjà un acte de foi. Ce qu'elle nous présente, c'est le Verbe, la Vérité essentielle. Mais précisément, parce que Vérité incommensurable, se peut-elle plier à la mesure de notre esprit, soit dans la lumière de la foi, soit même dans la vision de l'éternité ? Dieu seul comprend Dieu. Océan de vérité, il nous est donné de le contempler du rivage; aucune barque ne nous fera jamais passer ce qui est l'Immensité même.

S'ensuit-il qu'ici-bas et sans autre lumière que celle du croyant, nous resterons toujours sur notre faim de vérité ? Dieu seul, sans doute, peut fortifier nos regards surnaturels, les allonger, faire qu'ils plongent plus avant dans les abîmes de l'Inaccessible. En une certaine mesure, cette plongée dans l'infinie vérité dépend également de nous. N'est-ce pas Dieu lui-même qui nous invite, nous exhorte à multiplier les actes de foi, à le prier d'augmenter en nous les trois théologiques ? Cette promesse n'est-elle pas de Lui qu'en épurant notre âme, pour en épurer le regard, il nous sera donné de le voir de plus près ? « *Bienheureux les coeurs purs, car ils verront Dieu !* » Je lis dans Romano Guardini, (*Les sens et la connaissance de Dieu*, p. 50) : « Les racines de l'œil sont dans le coeur . . . En dernier ressort, c'est à partir du coeur que l'œil voit. C'est à quoi pensait saint Augustin, quand il disait que seul l'amour est capable de voir. Le coeur pur, c'est le coeur qui aime droitement. » Au besoin l'histoire des mystiques chrétiens, personnages qui ne souffrent, quoique d'aucuns pensent, ni d'hystérie, ni d'illuminisme, mais âmes claires, esprits solides s'il en fut, nous apprendrait jusqu'à quel point, l'homme aimé de Dieu peut pénétrer dans les profondeurs divines. On sait avec quelle avidité, sur la fin de son itinéraire spirituel, le philosophe Bergson s'était mis à l'étude des mystiques chrétiens, ces exploreurs du surnaturel, « promoteurs de la religion dynamique, de la religion ouverte ». Rapportons-nous-en au témoignage de la Mère Marie de l'Incarnation. En-

core jeune veuve d'une vingtaine d'années à peine, femme d'affaires, mêlée intensément aux affaires, mais si mortifiée, et par conséquent si épurée, Marie Guyard aperçoit déjà les mystères du Christ, dans une si intense vision, qu'on l'entend s'écrier : « Je n'ai pas la foi, ô mon Dieu, puisque vous me montrez vos biens et la vérité de ce que vous êtes et que vous m'êtes à découvert, en une manière qui me dit tout d'une façon ineffable et qui me fait tout voir. » Un autre jour, elle s'écriera encore : « Mon Dieu, je pense que je n'ai plus la foi : je connais au delà de tout ce qu'elle m'enseigne. » Etats d'âmes merveilleux que ceux-là ! Mais pourquoi n'y apercevoir que de l'extraordinaire, que de l'inaccessible ? Oh ! je sais, on dit : les mystiques sont-ils croyables ? Mauriac s'est posé la question dans sa *Sainte Marguerite de Cortone*, et pour la résoudre avec un peu d'hésitation. « Et, sans doute, note l'écrivain, mettant cette opinion, il est vrai, au compte des sceptiques, ils attestent qu'ils ont vu, qu'ils ont touché, qu'ils ont possédé l'Amour sans visage... Nous ne saurons jamais s'ils ne furent à la fois les victimes et les dupes de leur coeur qui se partageait, qui se déchirait pour atteindre au cruel, au délicieux dédoublement de l'extase. » Est-il besoin de toutes ces manières et de tant d'objections ? Ces phénomènes spirituels, ces visions de l'au-delà, qui refusera d'admettre qu'ils ne soient, à tout prendre, dans la logique rigoureuse de la foi et de l'intimité qui s'établit entre Dieu et le croyant ? Si nous acceptons qu'en Lui nous avons le

mouvement, la vie et l'être et qu'une foi, prise au sérieux et magnifiquement vécue, ne peut nourrir du divin qu'une soif haletante, une ardente et incurable nostalgie, et que Dieu, dans le Christ, est le Dieu proche, l'Emmanuel, quoi donc peut bien l'empêcher d'établir entre Lui et les âmes qui lui sont chères, des rapports de vivant à vivant, et même des relations d'amitié où le Dieu caché dévoile de quelque façon son visage ? « Celui qui m'aime, sera aimé de mon Père, et moi je l'aimerai et je me manifesterai à lui. »

Propos de l'Évangile étonnants, je le veux bien. Serions-nous en plein rêve, le jouet de la chimère, de l'illuminisme ? Personne ne le croira qui sait l'imprégnation bouleversante, presque indicible, accomplie par la grâce, c'est-à-dire par la vie du Christ, dans l'âme du croyant. Qui n'a déjà lu ou entendu cette parole de saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » ? Explosion de lyrisme religieux sous la plume du grand apôtre ? Ou constatation d'un privilège exceptionnel, qui n'aurait appartenu qu'à lui ? Non pas, mais exacte réalité spirituelle et qui peut être le lot de tout chrétien. Nous avons appris que nous sommes enfants de Dieu, par la foi ! Qu'entend signifier un mot comme celui-là, si ce n'est, en toutes lettres, un être humain, pénétré, changé, renouvelé par la vie de Dieu : nouvelle naissance, homme nouveau, le divinisable devenu divinisé ? Encore une fois vérité renversante, mais que ne cesse de nous affirmer, depuis vingt siècles, une

tradition ininterrompue de spirituels et de théologiens. Un Péguy pourra exprimer ce regret nostalgique : « Heureux ceux qui l'ont vu passer dans son pays. Heureux ceux qui l'ont vu marcher sur cette terre. . . Quand on pense, mon Dieu, quand on pense que cela n'est arrivé qu'une fois . . . » (*Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*). Le Christ éternel, le Christ de la Judée ou de la Galilée, est-il si loin de nous, si absent de ce monde ? Un grave théologien comme Cajetan écrit : « Toutes mes actions vitales, comme comprendre, penser, aimer, me réjouir, être triste, désirer, travailler, ne sont plus mes actions, elles ne viennent plus de moi, elles viennent du Christ en moi. . . » Des textes comme celui-là, libre à chacun d'en trouver, et à profusion, dans les écrits des apôtres, des Pères et des spirituels de tous les temps. Eh oui, la foi, nous pouvons demander à Dieu de l'accroître en nous. Et qui peut savoir jusqu'où elle nous conduira ?

III

Mais tout cela, n'est-ce pas trop beau pour notre condition humaine ? La foi, ainsi entrevue, serait-elle, sur la route de l'humanité, moins un gain, moins une boussole, un stimulant, qu'une pierre d'achoppement, un mirage, un enchantement pernicieux ? J'exprime là les scrupules de quelques contemporains. Il en est, en effet, qui ne s'effraient plus des aspérités du christianisme. Ils trouvent à redire, au contraire, à

sa trop commode et trop consolante beauté. Devant les misères et les énigmes du monde moderne, croire, ce serait, tout bonnement, s'offrir une dérobade, un refuge, une sécurité au plus bas marché. Ce serait se payer des solutions toutes faites. Pour M. Duhamel — il l'a écrit dans *Lumières sur ma vie* — le recours à la foi, ce serait un « effet un peu grossier du pragmatisme, un oubli trop aisé de l'absurdité de l'univers ». Un philosophe, V. Jankélévitch, a écrit dans la même veine : « Ce qui m'ennuie un peu dans la connaissance surnaturelle, c'est ce caractère un peu bourgeois, c'est l'installation confortable dans quelque chose de continu, de stable. » D'autres, en particulier les marxistes, s'éloignent à peine de ces attitudes dédaigneuses. Croire, pour ceux-ci, c'est égayer l'homme moderne sur une paresseuse voie d'évitement. L'heure est venue où la conquête ou l'aménagement du monde matériel fait appel à toutes les énergies humaines, à toutes les ressources de la technique. La chance s'offrirait enfin de bâtir la cité terrestre et de se forger le seul paradis qui soit accessible. Or, ce serait aussi l'heure où la foi, au nom d'un idéalisme séduisant mais trompeur, détournerait l'homme de sa fonction réelle, essentielle, pour ne lui laisser entrevoir qu'un paradis artificiel, parfaitement hors de ses atteintes. Attitudes, objections, de l'ordre de l'esprit et de l'ordre de l'action. Et objections non sans prises, hélas, sur certains catholiques, même de chez nous. Ils en viennent à douter du privilège insigne d'être nés en pays catholique, et précisément

pour la dangereuse tranquillité d'esprit qui y sévirait. Un jour un jeune homme m'a dit : « Ne croyez-vous pas qu'il y aurait avantage à vivre notre vie dans un milieu plus mêlé, et voire plus étranger à la croyance traditionnelle, en sorte qu'obligée de combattre, forcée de se justifier, celle-ci ait chance d'être plus vive et plus vigoureuse ? » Question qui décèle beaucoup d'illusion et une singulière méconnaissance de la grâce immense faite aux pays où l'Eglise a passé et a laissé quelque chose malgré tout de son visage et de ses institutions. Méconnaissance aussi de la chance unique d'un peuple de n'avoir pas à conquérir la croyance au vrai Dieu, mais de n'avoir qu'à y conformer loyalement sa vie et à s'en faire l'apôtre. Quelle méprise encore plus grave sur la nature de la foi et sur ses redoutables exigences ! La foi, une vertu confortable ? Une vertu bourgeoise ? Que chacun de nous interroge sa petite histoire. A l'heure de l'éveil des passions de l'adolescence, ou encore au moment d'un appel spécial de Dieu : appel à la vie religieuse, simple choix entre le devoir et le péché, qui peut bien oublier le déchirement qui souvent a torturé notre pauvre conscience humaine ? Que s'il faut des expériences plus immédiates, je dirai : quelle est donc cette résistance instinctive que nous inspire, aux heures, par exemple, de nos retraites, l'appel même discret à plus de perfection ? S'il nous plaît de nous installer dans la médiocrité spirituelle, au bon petit niveau bourgeois, n'est-ce point par l'appréhension qu'une fois pris dans l'engrenage, la poigne de Dieu ne nous

lâche plus : la peur, pour tout dire, du terrible creuset où Dieu débarrasse ses justes des mauvais alliages ? Non, il n'est pas vrai que la conversion, petite ou grande, partielle ou totale, ne coûte rien. Relisons la page de Jacques Rivière sur les « immenses dérangements de l'amour ». Claudel a décrit, en traits vifs, le laborieux drame de toute conversion : « Tel est l'objet de ce que nous appelons la conversion qui n'est pas l'oeuvre d'un seul moment, mais l'effort et le labeur de toute une vie, l'effet d'une volonté sans relâche qui travaille à l'encontre des inclinations de la seconde nature, à se rétablir dans une position correcte. »

Serait-il également possible que la foi, funeste sclérose de l'esprit, se confonde avec l'immobilisme intellectuel ? J'aimerais qu'on me dît en quel domaine elle interdit la recherche à l'intelligence loyale. L'on n'a jamais vu qu'elle l'ait interdite, pour la valable raison qu'elle ne la craint pas. Et elle ne la craint pas parce qu'il n'est jamais arrivé et qu'il ne saurait arriver qu'une découverte scientifique ou autre ait véritablement contredit ou contredise une vérité de la foi. Loin qu'elle interdise la recherche, l'Eglise la souhaite, la sollicite. L'univers est, pour l'esprit de l'homme, le grand livre où il lui est commandé de lire, et cela, depuis le commencement du monde. L'Eglise souhaiterait même qu'en tous champs de l'esprit, ses savants fussent des chefs de file. Je cite, en particulier, cette exhortation du Cardinal Suhard aux intellectuels de son diocèse, exhortation qui ne

date pas de si longtemps : « Aussi votre tâche, Penseurs chrétiens, n'est-elle pas de suivre, mais de précéder; il ne vous suffit pas d'être des disciples; il vous faut devenir des maîtres; il faut inventer. » Et le Cardinal continue : « Vous poursuivrez la vérité pour elle-même, sans escompter ses applications. Vous pénétrerez de plus en plus profondément dans les secrets de la nature, dont l'énigme est un constant appel à chercher plus haut, jusqu'à Dieu. Vous rassembleriez les conclusions de vos diverses spécialités, pour vous essayer à une vision cosmique de l'univers. A cet effort, vous ne mêleriez aucune considération d'intérêt, fût-elle apologétique : vous ne chercherez que ce qui est. Votre loyauté n'aura d'égale que votre ouverture d'esprit et votre coopération effective avec tous ceux, croyants ou incroyants, qui poursuivent le vrai : « de toute leur âme ». » Sur les désaccords hypothétiques de la foi et de la vraie science, citerai-je maintenant le témoignage d'un savant : celui d'un grand géologue. Converti de Léon Bloy, Pierre Termier, au terme de sa vie, adresse à la jeunesse de la Fédération des Etudiants catholiques de France, en congrès à Bordeaux, cette très particulière félicitation : « Laissez-moi vous féliciter d'autre chose que d'être jeunes. Laissez-moi vous féliciter d'être des catholiques. . . Soyez fiers d'appartenir à cette Eglise si contredite, si décriée, si calomniée, si sauvagement attaquée, en butte à tant de persécutions sournoises ou violentes. . . » Déjà, dans son volume : *La joie de connaître*, il avait rendu au christianisme ce témoi-

gnage non équivoque : « J'ai toujours cru, je crois encore que le Christianisme est la Vérité et qu'en dehors de lui il n'y a point de salut pour le monde. »

Pourquoi, en effet, la foi catholique fermerait-elle à la recherche quelque champ que ce soit, lorsqu'en son propre domaine, elle en ouvre d'illimités ? Elle ne résout pas toutes les objections, tous les mystères de la science ou de la vie religieuse. Elle apprend à s'en reposer sur la parole de Dieu, parce qu'elle apprend à l'esprit de l'homme à reconnaître ses limites. D'autre part, pour la foi, les mystères divins restent et resteront toujours des domaines incomplètement explorés où l'intelligence de l'homme, aidée de la grâce, peut s'engager, avec la joie de l'aventurier assuré de ne voir jamais la fin de son aventure.

Serait-il vrai, enfin, que la foi détourne le croyant de l'action, des tâches temporelles, de l'aménagement de ce monde, même si trop de croyants, comprenant mal leur foi, ont donné prise à cette accusation ? Plantée elle-même dans la réalité temporelle et terrestre, comme l'ancre au fond de la mer, l'Eglise n'a jamais enseigné à ses adeptes l'angélisme : je veux dire un mode d'existence où l'homme, toutes amarres rompues avec la terre, avec ce monde, s'essaierait à faire l'ange. Elle n'a jamais eu besoin du sarcasme bien connu de Pascal pour s'abstenir de cet irréalisme. Sans doute, n'est-ce pas la tâche de l'Eglise d'inventer ou d'enseigner les techniques. On l'a dit : « elle anime tout, mais elle ne façonne pas elle-même la civilisation ». Et, pour cela donc, le croyant doit retenir

que son effort ne s'arrête pas à la construction de la cité des hommes. Cité passagère, tente volante, elle doit déboucher sur l'éternité. Mais le croyant sait aussi que, pour ce débouchement dans l'au delà, la cité terrestre doit servir à l'homme de passerelle. Et, pour qu'elle s'acquitte de ce rôle, le croyant sait encore que, pour l'amour de ses frères, il doit travailler à l'aménagement de la société temporelle. Il le sait ou il le devrait savoir plus que personne, parce que, plus que personne, en cette société si souvent bâtie de travers, le devoir lui est prescrit d'instaurer l'ordre, la justice, un état social qui assure à chacun et surtout aux moins bien partagés, la part de bien-être et le pain auxquels ils ont droit. Ce n'est pas seulement depuis saint Thomas d'Aquin, que ce bien-être est devenu condition normale de toute vie même chrétienne. Le chrétien solitaire, recroquevillé sur soi, est donc une espèce qui n'existe pas, ou, du moins, qui ne saurait exister qu'à l'état de contrefaçon.

CONCLUSION

La foi n'établit guère ses adeptes dans un état si confortable. Ne lui imputons aucune paralysie, aucune sclérose. Qui voudrait reprendre la théorie bergsonnienne de l'élan vital, pourrait soutenir que cet élan vers la vie, vers la vie pleine, vers la vie plus haute, ne se rencontre nulle part aussi vif, aussi vigoureux que chez le croyant authentique. Naissance d'un hom-

me nouveau, d'une humanité affamée de dépassement, la foi engage chacun et tous jusqu'au tréfonds de l'être. Chrétiens, disciples du Christ, notre conviction troublante, mais pourtant joyeuse, c'est de nous savoir engagés avec Lui dans le redressement de l'histoire humaine, dans le parachèvement de ce monde. Nulle vie humaine : vie de grand politique, de grand homme de guerre, de grand philosophe, de grand artiste, ne saurait atteindre aux dimensions de la vie du vrai croyant qui se fait le collaborateur de Dieu. En conséquence, soyons des hommes de foi conquérante. Et tâchons de nous souvenir que rien, en notre entourage, ne transmet la foi, comme de la vivre, en toute loyauté, en toute plénitude. Dans le monde d'aujourd'hui, qui ne le sait ? rien n'endurcit tant l'incroyant dans son incroyance, que le scandale des croyants qui se comportent comme s'ils ne croyaient à rien. Karl Jaspers, dans *Origine et sens de l'Histoire*, n'explique pas d'autre façon le recul des « religions traditionnelles » : « La vie très peu édifiante de tant de gens qui s'intitulent chrétiens est aussi une objection qui ne peut être passée sous silence. Il y a certes encore des vies vraiment chrétiennes. . . mais elles sont chose trop rare pour que la foule en tienne compte. » N'est-ce pas un autre fait bien connu de nos jours, qu'il n'y a pire obstacle à la conversion des païens d'Asie et d'Afrique à une religion qui leur vient de l'Occident, que les mauvais souvenirs laissés chez eux par le scepticisme ou l'irréligion des anciens maîtres occidentaux ? En revanche,

chacun de nous peut en témoigner au fond de soi-même : ce qui, un jour ou l'autre, a éveillé notre foi, l'a fouettée, ranimée, c'est incontestablement, après Dieu, un père, une mère, un ami, un maître, dont la foi nous a émus. Tout exemple, tout spectacle de vraie foi a valeur d'Évangile. François de Sales l'a écrit à sa manière humaniste : « Il n'y a non plus de différence entre l'Évangile et la vie des saints qu'entre une musique notée et une musique chantée. » Romano Guardini a dit, pour sa part, et fort joliment : « Comme un cierge s'allume à la flamme d'un autre, ainsi la foi s'allume à la foi. »

RENCONTRE AVEC DIEU PAR L'ÉGLISE

I

Je répète notre acte de foi : « Mon Dieu, je crois fermement tout ce que la sainte Eglise catholique croit et enseigne, parce que c'est vous qui l'avez dit et que vous êtes la Vérité même. » L'Eglise, maîtresse et gardienne des vérités de la foi ! On aperçoit le lien entre ce chapitre et le précédent.

L'Eglise ! Peu de notion, dans le langage chrétien, qui ait un sens moins net, moins cerné, je dirais même souvent équivoque. Pour le petit peuple, pour le primaire et des primaires, il s'en trouve, comme on le sait, à tous les échelons de l'intellectualité, l'Eglise, c'est le clergé. Et si l'on s'accorde des rancunes cléricales, on les reporte volontiers sur l'institution dont le clergé n'est pourtant que l'un des organes, même s'il en est le plus important. Combien de nos braves compatriotes ont abandonné la pratique religieuse et l'Eglise, parce que tel curé ne leur revenait pas ! Dans son ouvrage, *Méditation sur l'Eglise*, le Père Henri de Lubac constate l'opportunité d'un travail de réflexion sur le grave sujet que nous abordons : « Or il semble bien, écrit-il, que l'heure ait aujourd'hui

d'hui sonné d'un tel travail en ce qui concerne cette partie ou cet aspect du mystère chrétien total, ce membre du « corps de vérité qu'est le mystère de l'Eglise. »

Essaierons-nous d'atteindre au moins à quelques clartés ? L'Eglise, une première erreur serait de la concevoir comme le résultat d'une évolution purement historique, une date, un sommet, si l'on veut, dans le progrès ou l'affinement du sentiment religieux. Laissons également aux agnostiques de n'apercevoir, en l'Eglise, que ses côtés ou ses aspects extérieurs : sa structure si parfaitement équilibrée, si musclée, puissance impériale, la plus durable, la plus réussie jamais sortie du cerveau politique de l'homme; institut doctrinal sans pareil, ramifié dans toutes les parties du monde, d'une faculté d'adaptation jamais démentie depuis vingt siècles, bref, une institution restée étonnante de longévité et de jeunesse, tenant place unique dans l'histoire moderne : gigantesque monolithe sur l'horizon. L'Eglise est tout cela; elle l'est éminemment. Mais elle est aussi éminemment autre chose.

Sa première origine est lointaine, bien au delà des siècles. Aussi ancienne, à parler net, que le projet de l'Incarnation dans la pensée de Dieu, l'Eglise est d'origine éternelle. Dès lors, en effet, que le Fils de Dieu, le Verbe, projetait de s'incarner dans le sein d'une femme, et qu'il s'unissait en principe à tout le genre humain, il devenait le chef spirituel de l'humanité. Et déjà c'était l'Eglise. Je m'abstiens donc d'en

souligner la transcendance entre toutes les sociétés, même religieuses.

Prenons garde encore de considérer l'Eglise comme une idée, un plan, ou encore un testament spirituel progressivement élaboré dans l'esprit du Christ, une de ces oeuvres que les hommes suscitent avant leur mort pour prolonger leur action, leur système doctrinal. Nous abandonnerons cette fantaisie à Renan, pour qui ce « géant sombre » qu'était Jésus, entrevoyant un jour l'éclatant échec de son oeuvre, aurait pris la résolution désespérée de mourir pour elle, assuré de lui préparer ainsi un avenir et d'y réussir prodigieusement.

Sans doute, de son vivant sur terre, le Christ a formé petit à petit son Eglise, conçue dans l'éternité. On a pu le voir l'édifier, pièce à pièce, sur la pierre d'angle qu'il était. Noble histoire qui débute le jour où, à la suite d'un acte de foi décisif obtenu de Pierre : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant », Jésus prononce : « Et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié au ciel et tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié au ciel. » Paroles solennelles qui indiquent, sans contestation possible, le fondement de l'Eglise et la communauté d'action entre elle et le fondateur (Matth. 16, 13-18). Et cela continue par ces autres paroles catégoriques : « Celui qui vous écoute, m'écoute; celui qui vous méprise,

me méprise. » Cette fois le Christ s'identifie nettement à ses apôtres. A travers le monde, les apôtres seront ses délégués, ses fondés de pouvoir. Avec eux, il veut qu'on sache qu'il ne fait qu'un. Puis, nous voici au lendemain de la Résurrection. Instant mémorable, au bord du lac de Génésareth. De l'apôtre Pierre, le Maître requiert trois professions d'amour : « M'aimes-tu ? . . . M'aimes-tu . . . M'aimes-tu plus que ceux-ci ? » Réponse de Pierre un peu chagriné de pareille instance, mais réponse chaleureuse qui lui vaudra l'investiture de la souveraine autorité : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » Pour ce coup, c'est l'unité de commandement, l'unité de direction conférée au pasteur suprême. A partir de ce moment, l'on peut dire l'Eglise fondée dans les faits. La voici « plantée dans l'histoire, dans l'humanité », dirait Guardini. Que lui manque-t-il, sinon fortifier, parachever son armature spirituelle, l'âme qui sera la sienne ? Ce qui s'accomplira à la Pentecôte. Ce jour-là, l'Esprit envahit impétueusement ces pauvres qui n'avaient qu'une foi tremblante; il les transforme, les confirme dans une foi désormais indéfectible. En eux, plus rien de l'isolé, mais des soudés les uns aux autres, comme les anneaux d'une chaîne, et qui, par-dessus tout, se sentent en symbiose étroite avec le Christ. Aussitôt le chef se lève; Pierre prend la parole; il parle avec une audace tranquille, un verbe conquérant, impitoyable. Il évoque les événements récents, le déicide dont s'est rendue coupable la nation juive; et les auditeurs effrayés lui crient à lui et aux

autres apôtres : « Frères, qu'allons-nous faire ? » Et Pierre parle, non seulement aux Juifs, mais à tous ces étrangers, tous ces gentils qui sont devant lui et qui figurent déjà la catholicité. Et Pierre ne fait pas que parler; il baptise. Ce jour-là, l'Eglise inaugure à la fois son magistère et sa fonction sacramentelle qui se perpétueront jusqu'à la fin des siècles.

Nous pouvons maintenant définir l'Eglise. Les faits rapportés plus haut nous la montrent suffisamment en son incomparable majesté. L'Eglise, c'est, en propres mots, le Christ. Selon le théologien Moehler, « c'est l'incarnation permanente du Fils de Dieu ». Plus magnifiquement Bossuet a pu dire : « L'Eglise, c'est Jésus-Christ, mais Jésus-Christ répandu et communiqué, c'est Jésus-Christ tout entier, c'est Jésus-Christ, homme parfait, Jésus-Christ dans sa plénitude. »

Définition qui s'enrobe en des mots fastueux, mais rigoureusement exacts. Il n'y a plus qu'à y ajouter quelques corollaires, quelques jets de lumière pour la satisfaction de nos esprits de modernes.

II

Incarnation permanente du Fils de Dieu, l'Eglise sera donc, comme le Christ, divino-humaine. Société divine par nature, par sa fin, par les moyens immédiats qui conduisent à cette fin; société humaine, visible, parce qu'elle est un corps, une humanité accessible aux regards, une institution plantée, comme

nous avons dit, dans le temps, sur terre, au milieu des hommes. Son fondateur, celui qui la gouverne d'en haut, qui lui a promis assistance jusqu'à la fin des siècles, celui-là reste invisible; invisible tout autant l'Esprit-Saint, l'animateur perpétuel, l'Esprit de la Pentecôte. Mais l'Eglise possède aussi ses chefs visibles, le Pape, les évêques, souverains gardiens de l'orthodoxie de la foi, transmetteurs du sacerdoce éternel. Elle possède également la multitude de ses fidèles, de ses adeptes : êtres de chair.

Parce que de fondation divine, fondation où les hommes n'ont été pour rien, organisme vivant, qui a sa fin propre, au-dessus de toutes les fins terrestres, nul lieu de s'étonner que l'Eglise catholique et romaine, accommodante à tous les pays, à tous les peuples, à tous les régimes politiques, soit cependant, de toutes les églises, la plus jalouse de son indépendance ou de son autonomie, la plus intransigeante aussi dès qu'il s'agit de ses dogmes ou des intérêts spirituels dont Dieu lui a confié la garde. Intransigeance, indépendance, où le chanoine Leclercq aperçoit une « innovation prodigieuse », une « trouvaille de génie », en ce qu'elles mettent les règles de la foi et de la morale hors des prises des autorités humaines : parlements ou chefs d'Etat. Pour éviter de plus grands maux, l'Eglise pourra signer, avec les puissants, des traités ou ce qu'elle appelle d'un mot plus empreint de charité, des concordats; elle pourra transiger sur quelques points secondaires de son droit ou de sa discipline; jamais sur le moindre iota de ses dogmes

ou de sa morale. Au début de ce siècle, nous avons vu un Pie X, plutôt que d'accepter des sociétés culturelles qui eussent pu mettre en danger l'indépendance administrative et doctrinale de l'Eglise de France, demander à cette Eglise le sacrifice de tous ses biens. D'autre part, parce que corporelle, incarnée dans l'histoire et dans la géographie, nulle raison d'être surpris, non plus, qu'en sa croissance ou sa vie, l'Eglise soit sujette à certaines contingences. En fait, presque à toutes les époques de son histoire, on l'aura vue avancer, progresser en tel pays, sur tel continent, et reculer sur d'autres. Les mêmes contingences voudront que les hommes dont elle se compose, adeptes d'esprit inconstant, sensibles à tous les vents, lui soient fréquemment de déplorables témoins, une difforme incarnation. Autant d'incidences historiques qui, devant les terribles revers de l'Eglise, à l'heure actuelle, nous feront nous épargner le scandale des faibles. Pourquoi espérer que l'histoire de l'institution soit tellement différente de l'histoire de son Maître, le fondateur ? Cheminement dans le temps qui, après tout, ressemble au pèlerinage du Christ en Palestine; pèlerinage du Fils de Dieu, lui-même si peu reconnu parmi les siens; pèlerinage du prophète à travers les routes de Galilée et de Judée, acclamé un jour par les foules, conspué le lendemain. « Le Christ, a dit Pascal, sera en agonie jusqu'à la fin des siècles. » Il voulait dire : l'Eglise. Faut-il se cacher pour autant sa vie profonde, ses inépuisables forces de renouvellement, son invincible

jeunesse ? Dans l'histoire de l'Eglise comme dans celle du Christ, il y a l'apparent échec du Calvaire; il y a aussi la triomphante riposte de la Résurrection. Alternances qui, loin d'infirmier la foi d'un Newman, la reconfortait : « Il est vrai, écrivait-il, qu'il y a eu des époques, où, sous l'action de causes extérieures ou intérieures, l'Eglise a été jetée dans ce qui ressemblait à un état de déliquescence; mais ses étonnantes résurrections, dans le temps même que le monde triomphait d'elle, sont une preuve de plus de l'absence de corruption dans le corps de doctrine et dans le culte qui représentent son développement postérieur. Si la corruption est un commencement de désorganisation, en revanche un brusque et complet retour de vigueur, succédant à une période d'affaiblissement, est même plus invraisemblable qu'une corruption permanente. »

Telle est l'Eglise, si par des définitions humaines, l'on croit cerner cette immense réalité. Car il importe de ne pas oublier qu'en définitive elle demeure un mystère. Un mystère qui relève de la foi : *Credo in unam sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam*. Dans la foi seule, en apercevrons-nous la vraie figure, comme dans la foi seule le Christ peut nous dévoiler son visage.

III

Ce visage divin de l'Eglise serait-il néanmoins si insaisissable ? Nous est-il interdit d'en discerner quel-

ques traits ? L'Eglise est là devant nous. Nous sommes au milieu d'elle. Chacun la peut observer dans l'accomplissement de ses augustes fonctions, en particulier dans l'exercice de son magistère. Hommes d'un âge de fer, hommes d'un monde en désarroi, prêt à se jeter dans la gueule de l'abîme, ouvrons les yeux, ouvrons les oreilles. Au-dessus de la mêlée ou de la clameur des doctrines et des opinions, impossible de ne pas entendre le haut-parleur de Dieu. Eh bien, y a-t-il deux voix, ou n'y en a-t-il qu'une seule de qui nous arrivent d'invariables paroles de raison, d'ordre, d'avertissement salutaire, et même d'espérance ? Deux voix ou une seule qui, avec énergie et une constance jamais lassée, revendique l'éminente dignité de l'homme, propose aux esprits affolés par les énigmes contemporaines, les solutions les plus acceptables et les plus consolantes ? Deux voix ou une seule qui, face aux cataclysmes menaçants, prêche avec force la paix, le juste, le droit, la vraie notion du bien commun, enseigne aux hommes ce qu'ils ont le plus oublié : leur fraternité et la fraternité des nations ? Peu importe que les hommes étouffent la voix ou fassent mine de ne pas l'entendre. L'Eglise parle. En l'exercice de ce ministère capital, nulle puissance séculière, fût-elle aussi formidable que les portes de l'enfer, n'a pu prévaloir jusqu'ici contre l'Eglise, la forcer à se taire. *Non possumus non loqui*; nous ne pouvons pas ne pas parler, ont dit dès le début les apôtres (Act. IV, 20). Ce n'est pas de nos jours assurément, que l'on

pourrait reprocher à l'enseignement de Rome de manquer de courage ou du sens de la modernité. Oh ! nous le savons, des chefs d'Etats, des sociétés de peuples, reprennent parfois l'antienne, mais avec quelle timidité et quel accent qui font penser, n'est-il pas vrai, à de mauvais écoliers s'essayant à copier la voix du maître. Nous le savons aussi, d'autres puissances, et pas rien que derrière le rideau de fer, s'emploient à brouiller la voix de l'Eglise. Mais quel chrétien de la plus minime foi oserait soutenir que le monde ne se porterait pas mieux, si l'Eglise pouvait librement lui fournir sa nourriture de vie, au lieu de « cette bizarre pâtée, » comme dit Claudel, qui sert actuellement de nourriture aux jeunes générations, « faite d'histoire falsifiée, de mythologie idiote, de rodomontades stoïciennes, et de suggestions érotiques confinant à la plus hideuse immoralité ? »

Son visage divin, peut-être l'Eglise le fait-elle voir davantage dans une autre de ses fonctions, fonction non moins grandiose, ce semble, mais plus mystérieuse et, pour cela, plus inconnue et plus méconnue : sa fonction sanctifiante.

Ici énonçons quelques préliminaires : lieux-communs, sans doute, mais nécessaires à notre démonstration. Pour un croyant, la première valeur de l'homme, — et l'on peut dire d'une civilisation — procède de leur coefficient moral. Puissance matérielle, puissance intellectuelle, l'une et l'autre valeurs de civilisation, à coup sûr, mais valeurs d'instruments. L'une et l'autre, inutile d'y insister, peuvent aussi bien

avilir que grandir les sociétés humaines. La richesse, démesurée ou mal gouvernée, une puissance économique disproportionnée, peuvent éveiller les pires convoitises, ébranler les plus solides structures sociales. Les oeuvres du talent ou du génie peuvent produire des fruits de mort aussi bien que des fruits de vie; les inventions de la technique, aux mains de quelques fous, nous l'avons appris, nous, les contemporains, peuvent mettre en danger l'existence même de la planète. Pour rester saine, féconde, nulle de ces forces ou puissances ne peut s'affranchir d'un nécessaire régulateur. En d'autres termes, il n'existe de civilisation vraie et de civilisation durable qu'où la vie morale purifiée, conditionne le progrès matériel et intellectuel. Mais cette vie morale, qui saura l'instaurer sur cette terre, la maintenir solidement, sinon la puissance qui en possède la source, la seule vouée exclusivement aux intérêts spirituels des hommes et qui ne les perd jamais de vue, du moins jamais longtemps? Garder aux hommes le souci des valeurs morales, se faire la « gérante » de leurs intérêts supérieurs, n'est-ce pas le lot de l'Eglise, son unique mission? N'est-ce pas pour lui permettre d'accomplir cette tâche irremplaçable, avons-nous dit, que le Christ l'a voulue puissance indépendante et souveraine? La mission spirituelle de l'Eglise est d'une telle évidence, elle s'incorpore d'une façon si étroite à son être même, que l'Eglise — et son histoire est là pour en témoigner — ne trahit jamais cette mission, sans aussitôt dégénérer et tout faire dégénérer

autour d'elle. C'est alors qu'on assiste à ce tragique phénomène, annonciateur de toutes les décadences : l'affadissement du sel.

Ferment moral, sel, esprit, âme des civilisations, tâche sans pareille dans l'Histoire. Mais par quels moyens, quels miracles, l'Eglise parvient-elle à tenir ce grand rôle parmi les hommes ? Un jour, le dernier de la fête des Tabernacles à Jérusalem, le Christ, la figure illuminée, les bras tendus, criait à la foule ces émouvantes paroles : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein » (Jean, VII, 37-38). Dans la bouche du Fils de Dieu, ce n'était pas là promesse en l'air, tirade oratoire. Les fleuves d'eau vive se sont mis un jour à couler; ils coulent encore. Et ils s'appellent les sacrements. Regardons-y bien : nous y verrons la source, le départ des fleuves prodigieux. Non, ils ne sont pas de pures images ou figures, de simples rites; ils sont, en toute vérité, la transposition, le prolongement des gestes du Christ d'autrefois resté vivant et agissant dans son Eglise. Sans doute, les sacrements sont des signes, des signes expressifs, évocateurs : l'eau qui lave, qui purifie; l'huile qui rappelle le sacre royal, le lubrifiant merveilleux; l'anneau, la jonction des mains qui attachent pour la vie; la manne, le pain qui nourrit et ranime. Jadis le Christ parlait de renaissance par l'eau et par l'esprit; il confessait et il pardonnait; il rendait l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, il faisait marcher les paralytiques, il nourrissait les

foules d'un pain inépuisable, il arrachait à la mort des cadavres déjà décomposés. Par les sacrements, rites évocateurs, mais rites aussi efficaces que les gestes du temps de sa vie terrestre, le Christ baptise, fait renaître dans l'eau et par l'esprit; il dépose, dans l'âme du baptisé, le germe d'une structure nouvelle et d'une activité nouvelle; le Christ confesse encore et pardonne; pour les faméliques d'aujourd'hui comme pour ceux d'hier, il multiplie à l'infini le pain de l'Eucharistie; il fait tomber les écailles des yeux qui ont désappris la lumière et la vérité; il ouvre les oreilles les plus rebelles à son évangile; avec l'huile, il sacre les rois, les prêtres, les petits confirmés; il assouplit, fortifie le coeur des moribonds à la veille du grand voyage; vers la voie montante, il pousse malgré eux, il bouscule les boîteux, les tâtonneux que nous connaissons bien; enfin il guérit, il ressuscite les cadavres spirituels, quelle qu'en soit la pourriture. Les Sacrements ! Qui évaluera jamais leur portée, leur retentissement dans l'histoire de chacun de nous, et voire dans le domaine même de la grande Histoire : ces brusques réveils ou reprises de conscience multipliés à l'infini, ces révolutions de volonté qui ont orienté des vies, changé les desseins des hommes, des chefs d'Etat, empêché des cataclysmes, imprimé à la vie du monde une courbe imprévue ? Qui niera que là, aux profondeurs de l'homme, ne se déroule l'histoire véritable, celle que Dieu fait, celle dont il tient les rênes, celle qui restaure l'humanité dans sa plus splendide beauté ?

Pour les marxistes, la suprême servitude, c'est la servitude économique. Qu'on en délivre les hommes, et ils seront heureux. C'est oublier que la misère économique, sociale, peut aggraver la misère spirituelle, mais que la libération économique est bien impuissante à régénérer l'homme par le dedans. La plus lourde servitude de l'homme, n'est-ce pas plutôt celle qu'il porte au dedans, celle qui lui ravit, dans son être, la royauté de la raison et de la foi, qui détruit son équilibre moral, sa liberté, pour l'assujettir à la tyrannie des instincts et des passions, quand ce n'est pas au servage démoniaque ? On l'a dit : « une humanité libérée de toutes les misères sociales, resterait encore dans une misère intégrale : celle du péché ». Là réside, à la vérité, la plus dégradante servitude, la suprême misère. Et de même, avec ceux-là qui n'ont pas abdiqué tout spiritualisme, saluerons-nous, dans l'Eglise de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'insigne libératrice, celle qui sauve l'homme de l'aliénation foncière : le renoncement sacrilège aux valeurs morales, spirituelles. Et nous n'estimerons pas excessif que le Père Daniélou ait pu dire, des sacrements, qu'ils sont, dans la vie de l'Eglise, « les événements essentiels », et même, « les grands événements du temps présent ».

IV

L'Eglise ! Mater Ecclesia ! comme ont dit tant de saints et tant de docteurs, j'ai conscience, hélas, de

n'en présenter qu'une image bien imparfaite. Que je souhaiterais néanmoins inspirer la volonté et la fierté d'en être. Nous aurions pu recevoir la vie d'autres parents que de parents catholiques et dans un autre pays qu'un pays chrétien. Dieu, en sa miséricorde infinie, a voulu que nous soyons de l'Eglise de la façon la plus privilégiée. Le moins que nous puissions faire, ne serait-ce point d'appartenir à cette Mère chérie, par une adhésion d'esprit et de coeur, par un attachement filial ? Très humblement et avec tristesse, Claudel se posait un jour des questions comme celles-ci : « Comment ai-je mérité cela ? Comment ai-je mérité cet incomparable privilège d'être chrétien et catholique ? Comment est-il possible qu'il y ait telle merveille que la foi chrétienne, que l'Eglise catholique existe sous leur nez, et que les hommes fassent comme s'ils ne s'en apercevaient pas, comme si elle n'existait pas ? » Apprenons à penser, à sentir Eglise, à tout le moins comme on pense spontanément famille, nation. Faisons-nous une âme de croyant, prompte à se réjouir des triomphes de l'Eglise comme à partager ses humiliations et ses angoisses. Si vraiment elle est le Christ parmi nous, son visage, sa voix, le « Christ collectif », dirait le Père Sertillanges, pouvons-nous ne pas l'aimer plus que toute chose, plus que nous-mêmes ? Catherine de Sienne disait : « Nous devons nous passionner pour la Sainte Eglise, par amour pour Jésus-Christ crucifié. » Et pourquoi pas, en effet, si elle et le Crucifié ne font qu'un ? Oh sans doute, nous est-

il parfois difficile de l'apercevoir en des traits si augustes. Elle s'incarne en des hommes, même au niveau de ses chefs. Ne devenons pas pour cela des fils rechigneux et distants. L'anticléricalisme, chez le catholique, n'est à la vérité qu'une forme de pharisaïsme. Au fond, ne serait-ce pas un péché d'orgueil, où, devant le mal, l'on éprouverait moins de peine que la conscience d'une certaine supériorité ? Je ne demande pas de fermer les yeux sur le désordre ou le scandale dans l'Eglise ou dans le clergé. Je ne demande même pas de les excuser ou de ne point les dénoncer à qui de droit. Je demande de prier plutôt et d'expier pour la sainteté de l'Eglise. Puis, soyons indulgents à la pensée que nous-mêmes, hélas, ne sommes trop souvent, de l'Eglise, qu'une triste caricature. Un proverbe oriental nous fera aussi ressouvenir que si le phare projette au loin son éclatante lumière, au pied du phare il fait généralement sombre.

Ne nous laissons pas impressionner, non plus, du moins pas outre mesure, par ce qu'on appelle ou ce qui paraît, en ces derniers temps, les reculs de l'Eglise : tant de nations qui lui échappent, tous ces pays sur lesquels s'abaisse un rideau de fer ! Où aurions-nous vu, dans l'Evangile, que le Fondateur ait jamais promis à son institution les longues tranquillités, les victoires ininterrompues, plutôt que la peine, la persécution, l'enfantement dans la douleur ? Quand les épreuves ne viennent pas, à l'Eglise, d'ennemis déclarés, elles lui viennent de ses propres enfants qui discutent, faussent son magistère, enfreignent hardi-

ment ses consignes, sa discipline. Mais sont-ce là des faits si isolés en son histoire, si nouveaux ? Que de fois des puissants, puissants par l'esprit, puissants par le glaive ou par la politique, ont proféré contre l'Eglise des menaces ou sentences pareilles à celles dont ses compatriotes abreuvèrent un jour l'importun prophète Jérémie, menaces que nous rappelait l'épître de la messe d'avant-hier : « Mettons du bois dans son pain; arrachons-le de la terre des vivants et que son nom en soit même biffé. » A-t-on pour autant écrasé l'Infâme ? L'Eglise a enregistré misères sur misères, désastres sur désastres. Et pourtant n'est-elle pas toujours là ? Repoussée d'un pays ou d'un continent, a-t-elle jamais cessé d'étendre ailleurs ses domaines, son envahissante évangélisation ? A-t-elle perdu quelque chose de son irrécusable majesté ? Les puissances de la terre ont-elles cessé de la courtiser ? Aujourd'hui même tous les peuples civilisés ou demi-civilisés se tiennent à son écoute, près d'elle, pour savoir ce qu'elle pense, ce qu'elle dit, ce qu'elle va faire. Après si longtemps que le Christ est venu, son oeuvre peut paraître un demi-échec. Qu'est-ce que vingt siècles pour les oeuvres divines ? Des millénaires ont précédé l'Incarnation de Jésus. Qui nous dit qu'avant la parousie, l'histoire de l'Eglise ne s'étendra pas sur d'autres millénaires ? Des prophètes parlent beaucoup, par le temps qui court, du mondialisme et des bouleversements qu'il apporte. Ce mondialisme, a-t-il de quoi nous si grandement effrayer ? Le rétrécissement de la planète, le mélan-

ge des civilisations, les courants de pensée charriés d'heure en heure, d'un bout du monde à l'autre, ce nouvel ordre de chose ne peut-il jouer pour l'Eglise aussi bien que contre l'Eglise ? Une chose est certaine : pour la parole du Pape, il n'y a plus guère d'horizons, de frontières cloisonnés. Pour la première fois, non plus par étapes, mais d'un seul coup, à la même seconde, le verbe sacré peut retentir *in orbe terrarum*. Pour la première fois, dans l'histoire du monde, la parole de l'Eglise catholique peut atteindre à l'ampleur catholique. « La Grande Espérance, écrit René Grousset, dans *L'homme et son histoire*, c'est la réalisation des conditions de l'Evangile. Jamais l'Evangile n'a été à la fois plus *indispensable* et, si je puis dire plus *vrai*. Il s'adresse à l'homme total. Et l'homme total, l'être puissant, panplanétaire est là devant vous. »

A l'ouverture de leur récente réunion d'Amsterdam, les chefs des églises séparées, protestantes et schismatiques, faisaient cette déclaration : « C'est sur l'Eglise de Jésus-Christ que repose la seule espérance d'un monde désespéré... Nous nous réunissons parce que nous croyons que l'Eglise de Jésus-Christ est la plus haute des réalités et que nous lui appartenons. »

Catholiques, enfants légitimes de l'Eglise de Jésus-Christ, nous laisserons-nous dépasser par cette foi ?

RENCONTRE AVEC DIEU *PAR LA MESSE*

Nous sommes au soir du Jeudi Saint. Peut-être, à cette minute, vaudrait-il mieux se taire et relire en silence le discours du Christ à la Cène : sermon de la première messe, discours qui a tellement l'accent d'un testament spirituel et d'un adieu.

Dans la vaste salle du Cénacle, une lumière blafarde, un éclairage de bougies; des ombres qui vont et viennent, puis prennent place sur des divans; au centre, le Maître dont le visage et toute la personne émettent, ce semble, des ondes lumineuses. Cela débute par une cérémonie inattendue, contre laquelle Simon-Pierre s'est d'abord révolté : un bassin, une serviette à la main, le Christ s'est mis en frais de laver les pieds de ses disciples. N'est-il pas l'hôte, celui qui reçoit ? Suprême leçon d'humilité au surplus à ces futurs conquérants du monde. Une autre cérémonie a suivi : bénédiction, fraction et distribution du pain, avec ces mots mystérieux : « Ceci est mon corps qui est donné pour vous ». Autre bénédiction, celle du vin, avec ces paroles encore chargées de som-

bres pressentiments : « Buvez-en tous : ceci est la nouvelle alliance en mon sang qui sera répandu pour vous ».

Déjà l'Hôte s'est mis à parler. Il parlera longuement. Discours où il y a de l'angoisse : angoisse de se savoir trahi et par l'un des siens qui est là; angoisse devant les événements qu'il voit se resserrer, devant le dénouement prochain du drame de toute sa vie :

« J'ai désiré d'un grand désir manger cette pâque avec vous avant de souffrir. Car, je vous le dis, désormais je ne la mangerai plus, jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu » (XXII, 15, 16).

« Je ne vous parlerai plus guère, car le prince de ce monde vient... » (Jean, XIV, 30). « En effet, ce qui me concerne touche à sa fin » (Luc, XXII, 37).

Discours rempli d'effusions d'une émouvante amitié :

« Mes petits enfants, je ne suis plus que pour peu de temps avec vous... »

« Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous... »

« Je vous donne un commandement nouveau : que vous vous aimiez les uns les autres; que vous vous aimiez... comme je vous ai aimés... »

« Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis... »

« Père saint, gardez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous... Père, je veux que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi... » (Jean, XIII, XVII, passim).

Discours où vibre évidemment bien autre chose qu'une simple parole d'homme ! A cette page de l'Évangile, je pourrais ajouter quelques menus événements, greffés sur la mort du Seigneur et qui, pour avoir été lus superficiellement, nous ont peut-être caché leur immense signification. Sur la croix, le Christ vient d'exhaler le dernier soupir. Au même instant, nous dit-on, le voile du Temple se déchire de haut en bas. Incident déjà mystérieux. Mais j'en rapproche la prophétie toute récente du Christ sur l'imminente destruction de Jérusalem : *« Jérusalem, Jérusalem, qui tués les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés... des jours viendront où tes ennemis t'enviromeront de tranchées, où ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts; et ils te renverseront à terre, toi et tes enfants... et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée » (Matth. XXIII, 37, et Luc, XIX, 42-44).* Aussitôt un jet de lumière jaillit dans l'esprit. Le voile du Temple déchiré, et antérieure seulement de quelques jours, cette annonce d'une destruction prochaine de la Ville sainte, ville des sacrifices, ville de la prière,

événement et prophétie qui, l'un et l'autre s'appellent, s'accouplent, que peuvent-ils bien tous deux signifier, si ce n'est l'irrévocable désaffectation du Saint des Saints, l'abolition de l'ancien culte et l'évident transfert d'un Testament à un autre, le passage d'une époque ? J'évoque au surplus une autre parole du Christ : le discours à la Samaritaine au puits de Jacob : « Femme, crois-moi, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père » (S. Jean, IV, 21). Point de doute possible. Fini le lieu unique où sacrifier; finies les figures, la prophétie; finie l'attente messianique, fini le rôle de la race élue qui jalousement gardait le message pour elle seule. Une autre heure est venue : celle de la Révélation nouvelle, du Message offert, porté à toute l'humanité, à la race universelle des nouveaux appelés, l'heure de l'Eglise, de l'Hostie unique. Révolution suprême ! Nul ne le sent mieux que le Juif à l'heure de sa conversion à la foi chrétienne, obsédé de la conviction tragique d'avoir, non seulement à s'isoler à jamais des siens, mais à signer, du même coup, l'arrêt de mort de sa nation. Et l'on comprend un peu que, devant l'effroyable malheur de ses compatriotes, pendant la dernière guerre, un Bergson, à demi converti, ait pu hésiter devant le dernier pas.

Je reprends le grand mot de Bossuet : « Il n'y a rien de plus grand dans l'univers que Jésus-Christ; il n'y a rien de plus grand dans Jésus-Christ que son sacrifice... » Mais ce sacrifice, est-il vrai que le

Christ l'ait voulu perpétuer ? Est-il vrai qu'il se perpétue dans ce que nous appelons la messe, et qu'ainsi la messe serait ce qu'il y a de plus grand sur la terre ? Est-il vrai enfin que ce soit par là que s'accomplit la rencontre la plus intime avec Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

I

Qu'est-ce donc que la messe ? Revoyons deux scènes : l'une que les évocations de ce jour nous ont remise en quelque sorte sous les yeux. Un drame en toutes ses péripéties. C'est environ en l'an 30 de notre ère. Sur un petit point du monde, en Judée, un suspect, un agitateur, dit-on, arrêté de nuit par la police; un procès, ou plutôt une bouffonnerie de la justice populaire; un pauvre homme, maculé de sang, exhibé dans un prétoire; une populace stylée, surexcitée par des meneurs, qui hurle contre l'accusé des cris de mort; puis un cortège de condamnés à travers des ruelles, entre des haies de foules bestiales, foules accoutumées de ces sortes de spectacles; la crucifixion sur une légère éminence en dehors des murs; près des gibets, — il y en a trois — un groupe infime de fidèles ou de partisans; à côté, des railleurs qui insultent la principale victime; non loin, des soldats qui jouent tranquillement au dé. Puis, le soir se couche sur la scène et sur les morts. Et le drame est fini. Dans la ville en fête, on dirait un fait divers vite oublié. Mais, là, sur le monticule juif, s'était-il

passé autre chose ? Et ce quelque chose qu'était-ce ?

Changeons de scène et de décors. Nous voici dans une cathédrale d'aujourd'hui, une église, une chapelle. Un calme profond, des assistants recueillis; un autel, une nappe blanche, des chandeliers allumés, des fleurs; face au tabernacle et face à la croix, un prêtre en vêtements liturgiques; une parcelle de pain blanc dans les mains; sur l'hostie, il prononce des paroles sacrées, empruntées au Christ de la Cène; il saisit de même un calice rempli de vin, prononce des paroles identiques, consomme l'hostie et le vin; le peuple s'écoule... Et, cette fois encore, c'est tout. Entre les deux scènes, si différentes, diptyque que j'emprunte pour une part au Père Salet, y a-t-il parenté, identité ?

Reprenons la scène du Golgotha. On l'a dit, rien ne ressemble moins à une cérémonie liturgique en sa belle ordonnance. Seules deux ou trois paroles, quelques phénomènes révèlent une auguste réalité : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Paroles d'un singulier accent, s'il n'est pas si commun que les suppliciés excusent leur bourreau. A noter aussi l'extraordinaire émoi de la nature, aussitôt mort le supplicié du centre : coups de tonnerre, ténèbres soudaines qui enveloppent le calvaire, la ville, toute la terre. Commotions, phénomènes qui arrachent au Centurion un cri de foi : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu » (Marc, XV, 40). D'autres faits ont dû frapper les plus distraits :

des morts qui ressuscitent, qui se promènent dans les rues de Jérusalem; le voile du Temple qui se fend de tout son long. Mais regardons encore de plus près. Ce drame qui prend fin, ne nous présenterait-il pas et, pour la première fois dans l'histoire des hommes, les éléments du sacrifice complet? On se rappellera, en quel dilemme, avant le Christ, l'homme se trouvait emprisonné. Un devoir s'impose à lui : réparer son péché. Mais comment égaler la réparation à l'offense? Comment expier un péché par un sacrifice de pécheur? Ce sacrifice, d'ailleurs, Dieu ne pouvait l'agréer qu'offert par un coeur pur. Mais, dans l'héritier d'Adam, déchu de son état de juste, où trouver le coeur pur? En d'autres termes, il fallait un sacrifice d'une suffisante valeur d'expiation et il fallait que ce sacrifice offert par un homme, le fût par un homme sans péché. Mais, encore une fois, où trouver cet homme? C'était le cercle infrangible. Le Christ est venu le briser. L'Incarnation, selon un mot de Grégoire le Grand, ce fut « le saut de l'Infini dans le fini de la créature. La Rédemption par la croix fut le deuxième saut du Dieu infini dans le domaine fini de l'humain. » Au Calvaire, c'est bien un homme qui est la victime. Mais l'homme est un homme-Dieu; il porte en soi le genre humain; il s'est solidarisé avec l'humanité coupable. Sur le bûcher ou sur l'autel de pierre, les anciens sacrifices, sacrifices par procuration, n'avaient de valeur que par l'esprit de religion de l'offrant, esprit de contrition, de foi et d'amour qu'il y pouvait mettre. Au calvaire,

l'offrant qui est Dieu, n'est capable, en raison même de sa divinité, que d'un acte d'amour infini, et par conséquence d'une réparation infinie. Or, cet acte d'amour, qui a été l'emploi de toute sa vie, voici que, sur la croix, le Christ le reprend, le renouvelle dans une sublime exaltation. En effet, quoi de plus grand que cette mort, qui a arraché un cri d'admiration, même à un Jean-Jacques ? Bossuet qui avait déjà dit qu'il « n'y a rien de plus grand dans l'univers que Jésus-Christ et rien de plus grand en Jésus-Christ que son sacrifice », a pu ajouter : « dans son sacrifice, il n'y a rien de plus grand que son dernier soupir ». C'est que l'acte d'amour du Christ s'exprime dans le langage éloquent de la torture, acceptée dans toute son atrocité, et qu'il est aussi l'acte d'une victime qui, pour le salut du monde, accepte délibérément sa destruction. Enfin, et voici accomplie la dernière condition du sacrifice complet : qui doutera, en effet, de l'acceptation de l'offrande par Dieu le Père ? Aujourd'hui, pour l'Homme-Dieu, c'est le gibet, c'est la mort, c'est le sépulcre. Dans trois jours, par la volonté du Père, ce sera l'éclatante riposte de la résurrection. Sur la croix, il y a donc expiation et expiation totale. Sacrifice parfait qui, par sa valeur exhaustive, dépasse, abolit même tout autre sacrifice. A cette oblation du Golgotha, on pourra participer, en obtenir, en diverses mesures, l'application. Un saint Paul pourra écrire qu'il accepte ses grandes épreuves et qu'il s'en réjouit, afin de compléter, dans sa chair, ce qui manque aux souffrances du Christ :

Adimpleo ea quae desunt passionum Christi (Col, I, 24). L'Apôtre voulait dire, par là, qu'il ajoutait sa croix à celle du Rédempteur, non pour que la Rédemption ne manque à personne, mais pour que personne ne manque à la Rédemption. En réalité, le sacrifice du crucifié, sacrifice de valeur infinie, a été complet. Personne n'y pourra jamais rien ajouter.

Revenons à l'autel. S'y passe-t-il autre chose ? Non, répondent la foi, l'Eglise. Il y aurait à citer ici, s'il n'était un peu long, l'exposé doctrinal du Concile de Trente, en riposte à l'hérésie protestante. N'en retenons que l'essentiel : « Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech, l'intention du Sauveur, la veille de sa mort, rappellent d'abord les Pères du Concile, fut de laisser à son Eglise un sacrifice visible, représentation du sacrifice sanglant qu'il allait accomplir le lendemain, une seule fois sur la croix. » Et les Pères continuent :

« Dans le divin sacrifice qui s'accomplit à la Messe, ce même Christ est contenu et immolé d'une manière non sanglante qui, sur l'autel de la croix, s'est offert une fois lui-même d'une manière sanglante... C'est une seule et même victime, c'est le même qui maintenant s'offre par le ministère des prêtres, qui alors s'offrait lui-même sur la croix. La seule différence est dans le mode de l'offrande. »

Sans doute une objection saute à l'esprit : sacrifice de la croix, sacrifice de valeur infinie, exhaustive, avons-nous dit. Mais alors, à quoi bon la surrogation

de la messe ? A quoi bon... ? Une seule réponse à faire : aller le demander à la munificence de Dieu, à cette munificence infinie qui va établir sa présence permanente dans tous les tabernacles du monde, tabernacles de cathédrale, tabernacles de hutte, et qui va faire de la poitrine de tous les croyants, autant de ciboires. Munificence incroyable, incompréhensible ? Mais est-ce qu'on demande à l'Amour infini pourquoi Il aime infiniment ?

Arrêtons-nous tout au plus à quelques mises au point. L'autel, ont dit les Réformateurs, fait injure à la croix. Mais non, leur a répondu l'Eglise : entre les deux, nulle opposition, nulle injure; l'autel et la croix sont une seule et même chose. Au surplus, la messe n'est pas une représentation symbolique de la Cène ou du Calvaire, un rite vide de substance, une cérémonie commémorative, ni même un duplicata. A la messe, comme sur la croix, il y a sacrifice, sacrifice réel et complet. Les paroles de Jésus à la Cène sont formelles : « Prenez, mangez et buvez; ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Dans un cas comme dans l'autre, c'est la même hostie, c'est le même prêtre, la même victime, c'est le même Christ qui s'immole, pour la même fin, dans le même acte d'amour, embrassant, dans ses bras aussi largement étendus, le monde universel. Ajoutons même, si nécessaire, que le sacrifice de l'autel ne se superpose ni ne se juxtapose au sacrifice de la croix. Tout simplement il s'y réfère. Rien de plus arbitraire que de parler de sacrifices qui s'additionnent ou qui se multiplient.

Pour s'exprimer en toute propriété de termes, il faut dire qu'un seul Christ, sur les milliers d'autels du monde, ne *répète* point, mais *renouvelle* son immolation accomplie sur le Golgotha. Jadis, il avait refusé aux Pharisiens railleurs de descendre de la croix. Aujourd'hui, et depuis 2,000 ans, pour ses croyants, ses fidèles, il descend, si l'on peut dire, de son gibet, il s'approche, pour achever, en chacun de nous, sa Rédemption. Donc, entre l'autel et la croix, une seule et minime distinction : une présentation différente du sacrifice : sanglant dans un cas, sacramentel dans l'autre. La messe est le sacrement du Calvaire. En définitive, ce ne sont ni les décors ni l'appareil théâtral qui font le drame. Le drame se passe dans l'âme des personnages. A la messe, comme sur la croix, qui apercevons-nous, sinon le même et unique Personnage ? Et qu'y vient-il jouer, si ce n'est le même drame d'amour en son coeur d'Homme-Dieu ? Là-haut, en effet, où l'apôtre nous le montre interpellant le Père, sans jamais se lasser, et pour qui nous savons, qui l'empêche de renouveler intérieurement, autant de fois qu'il lui plaît et partout où il lui plaît, ce qui fut l'acte suprême de sa vie terrestre ? A quoi sert la messe ? La munificence divine pourrait encore répondre : je rends présent à toutes les âmes et coextensif à toutes les vies humaines, le sacrifice de la Rédemption ; cette réalité historique, je la garde plus vivante en la mémoire de mes fidèles ; je les incite davantage à s'en appliquer l'immense mérite.

II

Pour plus de clarté essayons de ressaisir, de nouveau, dans sa vaste importance et dans ses effets non moins vastes, l'événement du Calvaire et son renouvellement sur l'autel. Bossuet a dit : « Il n'y a rien de plus grand dans l'univers que Jésus-Christ; il n'y a rien de plus grand dans Jésus-Christ que son sacrifice. » Y aurait-il alors tant de mérite à soutenir qu'il n'y a rien de plus grand, dans l'univers, que la messe ? Et, pour la même raison, et pour l'acte insigne qui s'y accomplit depuis 2,000 ans, serait-il interdit de penser que notre petite planète, si infime, selon les calculs de l'astronomie, poussière perdue dans les constellations, se place, pour ainsi dire, au centre du monde ? Car enfin, si l'on voit la réalité pour ce qu'elle est, la messe, la petite demi-heure de la messe, qu'est-ce autre chose, dans la vie de cet univers, qu'une fraction de durée unique ? Moment auguste où Dieu le Père reçoit ici-bas, par son Fils, le seul hommage qui soit digne de lui. Moment exceptionnel, sans égal, où l'humanité, la création entière, rassemblées dans le Christ, accomplissent, par Lui, l'acte qui n'aurait jamais dû rester interrompu : l'acte d'adoration du monde universel envers le Créateur.

Bien aveugle alors qui se cacherait la souveraine efficacité de la messe. Pour en parler dignement, comme l'on sent hélas, la faiblesse des mots ! Le Christ vient de mourir. En ce Vendredi saint, « heu-

re centrale », a-t-on dit dans l'histoire du monde, notre humanité est devenue une humanité rachetée, restaurée. Pour elle un redressement d'histoire peut désormais s'accomplir, une civilisation nouvelle peut naître, d'une essence, d'une qualité encore jamais vue. Tournant grandiose, dans le temps, et tournant qui pourra se prolonger, durer. Le Sauveur a pris les moyens de perpétuer son acte de Rédempteur. La messe nous est restée. Sacrifice de l'Eglise désormais, la messe va continuer la croix. Et quel autre que Dieu et peut-être ses anges nous pourraient dire, dans le monde, en la vie de chacun de nous, au plus creux des âmes, l'efficacité du merveilleux sacrifice ? Voici des hommes las de peines, lourds de péchés. Ils courbent en deux sous le poids de la vie. Qu'ils se souviennent : un malheureux crucifié sur le Calvaire a regardé une autre croix, un autre crucifié à côté de lui, et le suprême espoir est entré dans le coeur du criminel. Trois jours à peine après la crucifixion, quel effet prodigieux, un bout de messe, la simple fraction du pain par le Maître, produit tout à coup, dans le coeur des deux disciples d'Emmaüs. Ces deux sceptiques qui ne comprennent rien aux récents événements, les voici qui, instantanément, ouvrent les yeux. Ils se lèvent, retournent à Jérusalem et s'y font les hérauts du Ressuscité. Où est l'être humain qui ne sent parfois les tentations du scepticisme, qui n'a pas à traverser des heures lourdes ? Tous, nous aurions besoin de réapprendre le rôle de la souffrance, de raviver notre foi. Que ne pensons-

nous à la messe, à son pouvoir de réconfort, de relèvement ? Sommes-nous pour rien les disciples, les fils d'un flagellé, d'un couronné de ronces, d'un crucifié ? Si naguère, dans les camps de concentration et si, aujourd'hui, dans les pays derrière le rideau russe, des prêtres ont risqué et risquent la mort pour dire une messe; et si des fidèles ont bravé et bravent les mêmes risques pour y assister, pourquoi ces héroïques témérités ? C'est que les hommes qui ont touché le fond de leur misère, ne sauraient plus trouver d'espérance qu'en la sublime leçon de la croix, et que rien plus que la messe ne leur rend visible la croix.

Au milieu et au-dessus de ces misères, le mortel ennemi est toujours là qui rôde sur la terre. Sans relâche, il s'emploie à saper l'oeuvre du Christ, à tromper l'homme par ses sortilèges ou ses philtres. Où trouver contre lui le barrage victorieux ? Un Jacques Debout, dans son poème dramatique : *Les Trois contre l'autel*, a tenté de nous le dire en des vers de belle résonance. Que nous oppose le prêtre ? demande le démon des richesses ? Et Satan de répondre :

L'éternel sacrifice

*Qui m'a broyé la tête, et malgré mes efforts,
M'arrache tous les jours des vivants et des morts.*

.....

*Dans le destin caché mais vrai des nations,
Les messes sont autant de révolutions,*

*Celles qu'on ne voit pas et qui, seules profondes,
Savent bouleverser l'intérieur des mondes.
La Messe, débordant le prêtre et le missel,
Est un événement toujours universel,
Et quand, à quelque obstacle, impuissant, je me butte,
C'est que, dans une église, une grange, une hutte,
Un homme infirme et pauvre a tenu dans sa main,
La formidable Hostie et le terrible Vin.*

L'acte sans pareil fait entrevoir le rôle du prêtre : rôle de premier plan. En toute sa vie, le prêtre ne peut rien accomplir, en effet, au delà de ce dépassement. N'est-il pas celui qui empêche que le sacerdoce du Christ ne prenne fin sur cette terre ? Participant d'un sacerdoce qui n'est pas le sien, sans doute, mais celui du Prêtre éternel, le prêtre de la terre garde pourtant sa personnalité de consécrateur. Le Christ est son « supplément » ; mais l'on peut dire aussi bien que le prêtre est le « supplément » de Notre-Seigneur Jésus-Christ. A quelle dignité sont donc tenus les pauvres hommes qui disent la messe ? En nous faisant fils de Dieu, notre foi accomplit une sorte de transsubstantiation. Où cette métamorphose divine doit-elle s'accomplir autant que dans le prêtre appelé à tenir le calice entre ses mains ?

Le chrétien se gardera de croire que, pour être moindre, son rôle soit dénué de grandeur. Qu'il médite tel texte de saint Pierre, texte repris par la tradition patristique, qui a fait de tous les baptisés, une race marquée de l'onction royale : *Vos autem genus*

electum, regale sacerdotium... « Mais vous, vous êtes la race choisie, le sacerdoce royal... » (Petr. I, 9). Le rôle du prêtre à la messe n'est pas de remplacer les fidèles, de s'offrir à leur place, mais de *les offrir*. La messe, c'est le sacrifice de l'Eglise, avon-nous dit. Le chrétien est de l'Eglise, comment serait-il exclu de ce sacrifice et comment pourrait-il s'en exclure ? S'il y a un moment où doit s'affirmer la splendide unité de l'Eglise universelle, ne serait-ce pas à la messe où tout invite à s'unir au Christ pour la suprême expiation et pour le suprême hommage au Père ? Bossuet a encore dit à ce sujet : « Pour être le Sauveur du genre humain Jésus a voulu être la victime. Mais l'unité de son corps mystique fait que, le chef s'étant immolé, tous les membres doivent être aussi des hosties vivantes. »

Comment mieux dire que le rôle du chrétien, devant l'autel, ne peut être un rôle passif, encore moins un simple rôle de spectateur ? Le prêtre ne peut rien accomplir de plus grand que la messe ; ainsi, de son côté, le fidèle ne saurait prendre part à plus grand acte de religion. Que dis-je ? Lui aussi, à la messe, est prêtre d'une certaine façon. Pour s'appliquer à soi-même le fruit de la Rédemption, chaque fidèle doit être à la fois offrant et victime. Un beau texte d'Origène, adressé aux chrétiens de son temps, exprime cette reconfortante vérité : « Vous êtes une race sacerdotale, et c'est pourquoi vous accédez aux mystères sacrés. Et d'ailleurs, chacun porte en soi son holocauste, un holocauste qui peut brûler d'une

flamme toujours ardente. Oui, moi-même, si je renonce à ce que je possède pour porter ma croix et suivre le Christ, j'ai offert un holocauste sur l'autel de Dieu...; si j'aime mes frères... si je mortifie mes membres, luttant contre la concupiscence de la chair... j'ai offert un holocauste sur l'autel de Dieu; et, de mon hostie, je deviens moi-même le prêtre. »

Un autre moyen existe de s'unir au mystère sacré, — Origène aurait pu l'ajouter — et ce moyen s'appelle d'un beau nom et au plus haut point significatif : la communion : union à l'Hostie. Entrée dans nos poitrines, elle nous agrège plus étroitement à Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais, du même coup, elle prend elle-même plus d'extension, elle agrandit l'Eglise. La fin de la communion n'est pas, en effet, ni premièrement ni principalement, de nous plonger dans une intimité plus profonde avec Notre-Seigneur. La communion, c'est plutôt le moyen, divinement imaginé, de nous unir à la grande Hostie qu'est le Christ, le moyen, en d'autres termes, de participer, de façon immédiate, à son acte de victime et de Rédempteur, moyen par excellence de nous unir à l'apostolat de l'Eglise universelle.

Les chrétiens d'aujourd'hui ne pourraient-ils apprécier, plus qu'ils ne font, leur privilège de communiant : privilège du temps où ils vivent ? L'un des bonheurs de nos jours, c'est, en effet, de voir les tabernacles et les ciboires s'ouvrir si facilement. D'autres ont connu un temps qui n'est pas loin, où même un élève de grand Séminaire ne pouvait pré-

tendre à la communion quotidienne, sans permission très spéciale. Dieu soit loué ! L'Eucharistie a glorieusement vaincu le jansénisme. Aujourd'hui nulle raison n'existe plus d'assister à une messe sans y poser l'acte qui va de soi : la Communion, communion d'un enrôlé du Christ, d'un fils de l'Eglise, à la grande entreprise de la Rédemption.

« Une grande faim a saisi notre temps, s'écriait un jour un écrivain catholique, Maurice Brillant, et ne cessera plus, on l'espère, de la tourmenter, la belle faim de l'Hostie, une faim aussi exigeante que l'autre et qui, s'étant une fois installée dans l'âme, renaît tous les matins, inexorable. »

Que cette faim soit la nôtre !

Au fond des tabernacles, Dieu nous attend.

Que faut-il donc que soit Notre-Seigneur Jésus-Christ pour se donner cette peine ?

Que faudrait-il que fût l'homme qui n'entendrait pas cet appel ?

RENCONTRE AVEC DIEU *PAR LE DEVOIR D'ÉTAT*

En ces entretiens, qu'avons-nous cherché en définitive ? Des points de rencontre avec Dieu. Il nous en est apparu, dans la foi, dans l'Eglise, dans la messe. Un autre existe, de ces points de rencontre, encore à la portée de tous, très propre, lui aussi, à nous procurer l'intimité divine.

Qui n'a entendu cette plainte assez générale sur la qualité de notre catholicisme : catholicisme superficiel, sinon caricatural, réduit à des routines, à des formules, sans prises réelles sur la conscience, sur l'orientation ou la direction de nos comportements ? Mgr Hugh Benson disait il y a quelques années : « Comparez la vie d'un païen raffiné et fat avec celle d'un chrétien raffiné et fat. . . y a-t-il une si énorme différence ? » « Quand nous examinons aujourd'hui la société chrétienne, ajoute le même auteur, il semble que Jésus-Christ n'ait pas même commencé son oeuvre. » « Regardons vivre nos chrétiens, dira le Père Plus. . . ils sont des humains frottés d'un peu de

religion; de temps en temps une prière, un acte culturel, mais en marge de la profession, du devoir courant : un christianisme à côté de la vie. » Et l'on pense tout naturellement ici à ce mot si dur de Nietzsche : « Si seulement ils avaient une allure de sauvés, ces rachetés ! »

Dures vérités ! Point trop dures, si elles avaient au moins le mérite de nous indiquer la cause du mal. Et cette cause ne serait-ce pas une déplorable ignorance de l'essence même de la vie chrétienne, j'allais dire de sa sublimité ? A trop de chrétiens, la religion ne serait-elle pas apparue comme un placage, un enrôlement qui n'atteint que de l'extérieur ? Trop comme une foi qui exige des actes de piété, mais qui n'a pas à régir la totalité des actes de la vie ? Trop comme une foi qui n'habite pas l'homme entier, mais rien qu'un compartiment : le plus étroit possible, part moins que congrue accordée à la religion, aux exercices culturels; le reste, tout le reste, abandonné à la philosophie païenne, au profane, à ce que les spirituels appellent les maximes du monde ?

Cependant, avons-nous vu, notre baptême nous a incorporés au Christ, à l'Eglise. Fait initial, capital. De lui dérivent nos plus solennels engagements. En lui, autour de lui, tourne tout mon avenir, tout mon destin. Pourquoi ce fait retient-il si peu notre attention ? Car enfin, nous n'appartenons pas à l'Eglise comme on appartient à un club, à un régiment, par

une inscription, par un no matricule. Je ne suis pas chrétien parce que, là-bas, dans telle église de village ou de ville, un prêtre a inscrit mon nom dans un registre et où des répondants ont signé pour moi. J'appartiens à l'Eglise parce qu'au jour de mon baptême, Dieu s'est emparé de moi, a pénétré en moi, m'a injecté sa vie, m'a fait membre vivant d'un corps vivant, et parce qu'en définitive, cette vie de Dieu qui circule dans mon âme, m'impose un style de vie d'enfant de Dieu. En conséquence, cette greffe sur le tronc divin, cette appartenance au Christ, la puis-je concevoir autre que totale, absolue ? Au nom de quoi pourrais-je dissocier, en quelque chose, ma vie de la sienne, mon action de la sienne ? Une conviction me saisit plutôt : celle de l'unité obligatoire de ma vie d'homme et de ma vie de chrétien. Conviction, en d'autres termes, qu'on est chrétien par toute son âme, donc par toutes ses pensées, tous ses sentiments, tous ses actes, ou qu'on ne l'est pas ; conviction qu'on ne saurait souffrir, en sa vie, ni partage, ni coupure, ni cloison étanche, pas plus que la branche greffée ne saurait à volonté se dérober à la circulation vitale de l'arbre. Engagement rigoureux, certes. Mais avec quelle joie ne pas l'accepter s'il me révèle la plus extraordinaire transfiguration de tous les actes de ma vie d'homme, de tous, des plus grands aux plus petits, actes religieux ou autres ! Actes transfigurés, parce que accomplis en synergie, disons même en symbiose avec le Christ, puisque, par tout mon être, je plongerai en sa vie divine !

I

Sommet, perspective, où chacun découvre, ce semble, la dignité du devoir d'état. Car c'est par là et par là seulement — le savons-nous assez ? — que notre vie, qui que nous soyons, se réfère à Dieu, s'unit à Lui. Tous nous sommes prédestinés à une tâche individuelle, spéciale. Chacun est inscrit par son nom dans le coeur du Père. Dieu ne crée pas les âmes en série. Sur chacun de nous, et ce devrait être là l'une de nos grandes joies de chrétiens, planent une pensée divine, un espoir divin. Si bien qu'en un certain sens, moi, pauvre homme, et peut-être triste chrétien, je puis me croire irremplaçable. Fidèle à ma tâche, à ma vocation, je rends à Dieu la part d'hommage et de gloire temporelle qui, de droit, lui revient de moi ici-bas; je donne à l'Eglise, à son avancement, la contribution qu'elle est en droit d'attendre du moindre de ses fils. En revanche, si je me dérobe à ma tâche, ou si je m'en acquitte mal, il y a un membre du Christ par qui le Christ ne rayonne pas et par qui son Eglise est mal servie ou trahie. Mais bonne ou mauvaise, mon oeuvre d'homme, mon oeuvre de chrétien, nul autre que moi ne la peut signer.

Devoir d'état ! qu'est-ce donc que cette chose si importante devant Dieu ? Un maître en spiritualité en donne cette définition : « C'est la vocation, la carrière, la situation, tout cet ensemble de circonstances concrètes et définies, où l'homme accomplit sa des-

tinée de personne humaine. » Par là, par l'accomplissement de ce devoir, ajouterai-je volontiers, j'entre dans le plan de Dieu, j'accomplis sa volonté, « sur la terre comme au ciel »; par là, et par là seulement et pas d'autre façon, je me sanctifie. Là-dessus, certains textes de François de Sales, qu'on pourrait appeler le docteur du devoir d'Etat, sont catégoriques, et voire inquiétants : « Nous devons toujours regarder à bien observer ce que Dieu commande à tous les chrétiens, et aussi ce que *notre vocation* requiert de nous particulièrement, et qui ne fait pas soigneusement ceci ne peut avoir qu'une dévotion trompeuse. » Texte déjà clair. Cet autre ne l'est pas moins qui nous avertit que rien ne prévaut ni ne doit prévaloir contre le devoir d'état. Car ce devoir engage le salut et l'emporte sur toute autre forme de vie présumée supérieure et qui flatterait notre vanité. Outre ces commandements généraux de l'Eglise, précise François de Sales, « il faut soigneusement observer les commandements particuliers qu'un chacun a pour le regard de sa vocation; et quiconque ne le fait, quand il feroit ressusciter les morts, il ne laisse pas d'estre en péché et damné, s'il y meurt. » Et le docteur de procéder par cas concrets et d'abord par le sien : « Comme, par exemple, il est commandé aux Evesques de visiter leurs brebis, les enseigner, les redresser, consoler : que je demeure toute la semaine en orayson, que je jeusne toute ma vie, si je ne fay pas cela je me pers. Qu'une personne face miracle estant en état de mariage, et qu'elle ne

rende pas le devoir de mariage à sa partie, ou qu'elle ne se soucie point de ses enfans, elle est pire qu'infidèle, dit saint Paul. »

Ainsi devoir d'état, devoir impératif. Mais hâtons-nous de le dire : devoir fécond et combien consolant par les perspectives qu'il ouvre devant soi. Dans mon existence de chrétien ainsi comprise et vécue, finies ce que nous appelions tout à l'heure les coupures, les cloisons étanches entre mes diverses occupations; fini même le détestable parallélisme entre ma vie religieuse et ma vie profane où l'une chevaucherait à côté de l'autre sans jamais se compénétrer. L'admirable, en cette conception, c'est, en outre, qu'elle ne diminue en rien le rôle de la vie culturelle, ou ce que l'on appelle les « exercices de piété ». Eux aussi font partie du devoir d'état. Dans la prière, la communion, la messe, nous verrons, si l'on veut, les points forts de notre vie spirituelle. Nos diverses occupations iront y reprendre direction et orientation, s'y imprégner d'une plus grande intensité de foi et d'amour, s'y rétablir dans une plus stricte ordonnance vers la fin suprême. Réciproquement nos actions quotidiennes ainsi accomplies, en des conditions améliorées, réagiront à leur tour sur notre vie culturelle, pour lui conférer plus de ferveur et plus d'élévation. Echanges de forces ou d'influences, dont le symbole matériel pourrait être ces accumulateurs fixés au sommet des pylones de la transmission électrique qui ne reçoivent de l'énergie que pour la transmettre avec enrichissement.

Voilà donc le chrétien en *tout* et *tout* le temps. Unité de vie merveilleusement réalisée. Autre certitude consolante : Je ne fais pas moins la volonté de Dieu dans l'accomplissement de mes petits devoirs d'état que dans les grandes actions de ma vie spécifiquement religieuse. Nul besoin d'attendre les grandes heures : celles qui, le plus souvent, ne viennent jamais. Que dis-je ? Y a-t-il encore des petites heures, des petits devoirs, des petites actions ? En fin de compte, ce qui, devant Dieu, fait le mérite d'un acte, est-ce bien la dimension de cet acte, plutôt que l'intensité de foi et d'amour que chacun y met ? « Elucider une question de syntaxe, disait le Père Valensin, peut être une prière très belle. » Pensons aux deux sous versés par la veuve dans le trésor du Temple. Recueillons aussi cette pensée de Péguy, qui a tant glorifié les petites gens : « L'homme d'aujourd'hui qui travaille est un homme qui fait comme Jésus... et celui qui n'a quitté l'établi et la varlope que pour se coucher et mourir, est celui qui est le plus agréable à Dieu. » Exagération ! penseront quelques-uns. Oui et non. On songe, en effet, au petit gratteur de rue, au plus pauvre des souffrants sur le plus pauvre des grabats, à la petite balayeuse des corridors et des salles d'une université, et l'on se dit : que l'un ou l'autre se laissent un jour emporter par les vastes horizons de leur foi, qu'ils aient, par exemple, la pensée d'offrir leurs humbles souffrances et leurs pénibles travaux, pour les fins de l'Eglise, pour son expansion dans le monde, pour que Notre-Seigneur Jésus-

Christ soit mieux connu et plus aimé. Et n'est-il pas vrai que ces petits seraient plus méritants et plus grands devant Dieu que tous ceux d'entre nous qui mettraient, dans leur enseignement ou dans leurs hautes spéculations, à peine une once de foi et d'amour, et encore marchandée ?

II

Heureuse et féconde religion que la religion du devoir d'Etat ! Ce mérite est encore au moins le sien de mettre à la portée de tous, la sainteté et l'action toute-puissante. Le converti Karl Stern a écrit dans *Le Buisson ardent* : « Si je veux régénérer le monde, il faut que je commence par les profondeurs de mon âme. » Qui empêche un professeur d'université de concevoir, sous cette consigne, son devoir d'état ? Ce devoir, commençons d'abord par le définir. Il se déduit, cela va de soi, de la nature et du rôle d'une université catholique au Canada français. Et, tout de suite, si l'on tient compte qu'en ces derniers temps, l'Eglise a fondé la plupart de ses universités catholiques, le jour où les universités d'état ont cessé d'être confessionnelles, voilà déjà pour indiquer ce que l'Eglise attend des universités fondées par elle. A coup sûr, en notre pays, ne suffit-il, à nos universités catholiques, de s'afficher comme de pâles répliques ou de simples doublures des universités d'en face. Pas davantage une université ne saurait-elle se prétendre catholique par cela seul que profes-

seurs et étudiants y seraient de foi catholique. L'Église exige bien autre chose. Dans une lettre aux patrons de l'Université de Washington, Pie XI s'en expliquait très particulièrement : « Il est évident, disait le Pape, qu'aucune restauration de la société n'est possible que par une saine éducation de la jeunesse; et toute éducation n'est point propre à cette fin, mais celle-là seule où l'enseignement de la science trouve son fondement sur la religion et la vertu. » Dans une autre lettre du 12 avril 1922, celle-ci au recteur de l'Université de Milan, le même pontife rappelait qu'« en ce qui regarde la religion », l'Université catholique « devra s'appliquer, avec le plus grand soin, à la formation morale et à l'éducation spirituelle de la jeunesse, et, par là, préparer cette génération nouvelle qui pourra coopérer efficacement à la rénovation religieuse et morale de la société et à l'établissement du règne de Dieu sur la terre ».

La mission du professeur d'université, les paroles du chef de l'Église en avertissent, emprunte sa gravité à son influence presque souveraine, dans la vie d'une peuple. Ce ne sont pas toujours, hélas, les persécuteurs ni les faux doctrinaires qui éteignent les étoiles et qui font mourir la foi dans l'âme populaire. La mort a souvent commencé le jour où, par indifférence ou négligence, par imprudence ou par lâcheté, les hommes qui représentaient l'aristocratie de l'intelligence, ont trahi leur mission pour se faire des maîtres de scepticisme ou de simple dilettantisme. Dans l'ordre de l'action, on peut, je crois, le sou-

tenir : la lumière reste le premier besoin de l'homme. L'action humaine, individuelle ou collective, pour rester normale et bienfaisante, ne saurait se passer de l'éclairage ou du gouvernement de l'intelligence; j'ajouterai, pour des catholiques : des inspirations de la foi. Au fond de tout fait ou de toute action, se retrouve toujours quelque chose de l'idée d'où ils ont jailli. Or, avons-nous songé quelquefois à l'ensemble des idées qui se remuent ou qui devraient se remuer au dedans d'une institution universitaire, et que la plupart de ces idées tiennent aux assises mêmes de la société et aux intérêts supérieurs des peuples : rapports de l'homme et de Dieu, de Dieu et de la morale, de la science et de la foi, règles de l'économique, du social et du politique, notions de l'autorité et de la liberté, du juste et de l'injuste, étude de l'art et de la pensée humaine, leçons du passé éternel, de la culture et des civilisations, leçon des fastes nationaux ? Avons-nous pensé également que ces idées ou ces notions, les hommes qui les agitent et les propagent, sont d'un prestige parfois considérable et que leur enseignement s'en va vers la portion la plus cultivée de la jeunesse, vers ceux qui demain, auront à assumer normalement un rôle de chefs ? Impossible d'éluder nos responsabilités : hors de l'Eglise et de son enseignement divin, où trouver un organisme de propagande intellectuelle comparable à l'enseignement universitaire ? Je comprends ce mot de Veillot, un jour qu'il plaidait la cause des universités catholiques de France : « Tout de suite après

le Pape, qui est le grand maître d'école, l'enseignement catholique ! » Oh ! je sais, la foule, dit-on, a secoué le joug des élites; c'est ailleurs maintenant qu'elle va chercher ses inspirations. Que les élites se soient parfois attiré ces dédains par oubli ou trahison de leur rôle, il se peut. Mais qui donc osera en conclure que ce rôle a cessé d'être nécessaire ? Personne, à coup sûr, de ceux qui imputent tant de retards et de gauchissements dans notre vie nationale à l'empirisme ignorant ou à la légèreté d'esprit de guides improvisés.

Nous avons insisté plus haut sur les liens étroits, rigoureux, qui attachent tout chrétien au service de l'Eglise. Ce service, quelle gravité il prend dans le milieu où s'exerce notre magistère. Catholiques, de nationalité canadienne-française, il ne dépend pas de nous que nous ne soyons en spectacle aux anges et aux hommes. Isolés au milieu de peuples étrangers à nos croyances, forcés de mettre en constant parallèle la valeur sociale de nos doctrines avec celles des autres groupes religieux, nous élaborons chaque jour, que nous le voulions ou non, une apologétique où se trouve engagé l'honneur de notre foi. Il ne peut être indifférent à l'Eglise que le peuple canadien-français soit ou ne soit pas un peuple cultivé, qu'il sache ou ne sache point résoudre ses problèmes économiques et sociaux, que s'écroule ou se tienne à bon niveau sa moralité publique. Si, faute de vérité ou de dévouement à la vérité, les universités catholiques manquaient à garder chez nous la paix so-

ciale; si notre vie publique et notre vie privée n'allaient paraître ni mieux ordonnées ni plus dignes que celles des autres provinces autour de nous; si, par l'inertie d'en haut, nous allions rester un peuple incapable de s'élever au-dessus des formes inférieures de la pensée, impuissants à créer ces oeuvres maîtresses où s'exalte le génie de toute nation catholique, inutile de nous cacher la dure vérité, c'est l'Eglise, c'est notre foi qui, devant le monde, en porteraient la peine et l'affront.

III

Mais ce devoir d'universitaires catholiques, comment l'accomplir? Nous ne sommes pas des prédicateurs, des professeurs de catéchisme, me dira-t-on. Et, certes, on ne saurait l'être. Des professeurs de droit, de médecine, de sciences, de sociologie, d'histoire, de littérature, ne sont point l'Eglise enseignante; ils n'en peuvent être que les modestes auxiliaires. Rien d'ailleurs ne leur prescrit de transformer maladroitement leurs tribunes en chaires d'église. Le péril n'est pas là. La mauvaise tentation, ne serait-ce pas plutôt d'abandonner à quelques facultés ou écoles, tout le rôle moral de l'Université, pendant que les autres facultés auraient le droit de s'en affranchir? Ce qui est à craindre, en notre pays, à l'égard de la doctrine religieuse, ce n'est pas encore, Dieu merci, et sauf exception, l'hostilité des intellectuels; mais c'est peut-être bien leur indifférence

ou leur dilettantisme; c'est de se comporter comme si cette doctrine n'avait rien ou peu à faire dans notre vie publique, qu'on présumerait d'ailleurs en état de se passer de cette armature spirituelle; ce serait encore de se laisser absorber par le souci scientifique; ce serait enfin de se croire quittes envers la vérité religieuse, dès lors qu'on a pris garde de ne rien dire contre elle. Pourtant, la loyauté à la foi et la fin même de l'université catholique autorisent-elles à séparer le professeur de l'éducateur? Quel maître peut soutenir que ses élèves n'ont le droit de lui demander que la science, et qu'il est quitte du reste? Sans doute, admettrons-nous qu'en certaines facultés, par exemple, celles de théologie et de philosophie, le devoir du professeur catholique est d'accomplissement plus facile. S'ensuit-il que les autres facultés n'ont nulle occasion de rencontrer la vérité religieuse? Est-ce qu'il n'existerait pas, par exemple, de l'univers, de l'homme et de la vie, une explication matérialiste et une explication spiritualiste? Est-ce que les plus graves principes de la moralité, du droit, de la justice, de la sociologie, ne seraient pas engagés dans l'enseignement de la médecine, dans l'enseignement juridique, dans celui des sciences économiques et politiques? Devoir d'état. Devoir de chrétien!

Les professeurs d'universités catholiques ne sont pas tenus de prêcher. Sans nul doute. Encore sont-ils tenus, à tout le moins et gravement, de paraître, devant leurs étudiants et devant le monde, pour des

catholiques instruits des choses de leur foi. D'où obligation rigoureuse, pour eux, de s'instruire de la doctrine catholique. De cette doctrine, il leur incombe de faire le guide et comme l'âme de leur pensée. Au nom de leur loyauté de chrétiens, qu'ils ne soient pas de ces affamés de culture, indifférents à la seule discipline que leur foi place au-dessus de tout: esprits borgnes, inachevés qui, comme certains astres, n'ont qu'une face lumineuse. A la *Vérité* avec une majuscule, qu'ils sachent au moins accorder l'étude qui est la prière des intelligences.

Pour conférer à leur enseignement sa plus haute autorité morale, plus encore qu'en une pensée chrétienne, ils croiront en l'efficacité de l'exemple. Ce n'est pas tout d'être maître, il faut être digne de l'être. Un professeur veut-il que son influence soit celle d'un catholique? Qu'il se souvienne que telle influence ne saurait jaillir d'une personnalité menteuse ou factice. En d'autres termes, l'on ne saurait être un indifférent dans sa pensée et ses sentiments et se flatter d'apporter à ses élèves le rayonnement d'une parole ou d'une personnalité chrétiennes. Le Christ n'enseignait pas seulement en paroles; il enseignait par tout son être. Il aimait ceux qui disent et qui font. Ainsi doivent être les humbles disciples: parler par leurs yeux, par le geste, par toute leur contenance, même si la bouche ne dit rien. Vivre une de ces vies qui se signent d'elles-mêmes. « Ah! disait Péguy, si les catholiques savaient! Eux seuls sont en état de répondre aux besoins du monde; ils pour-

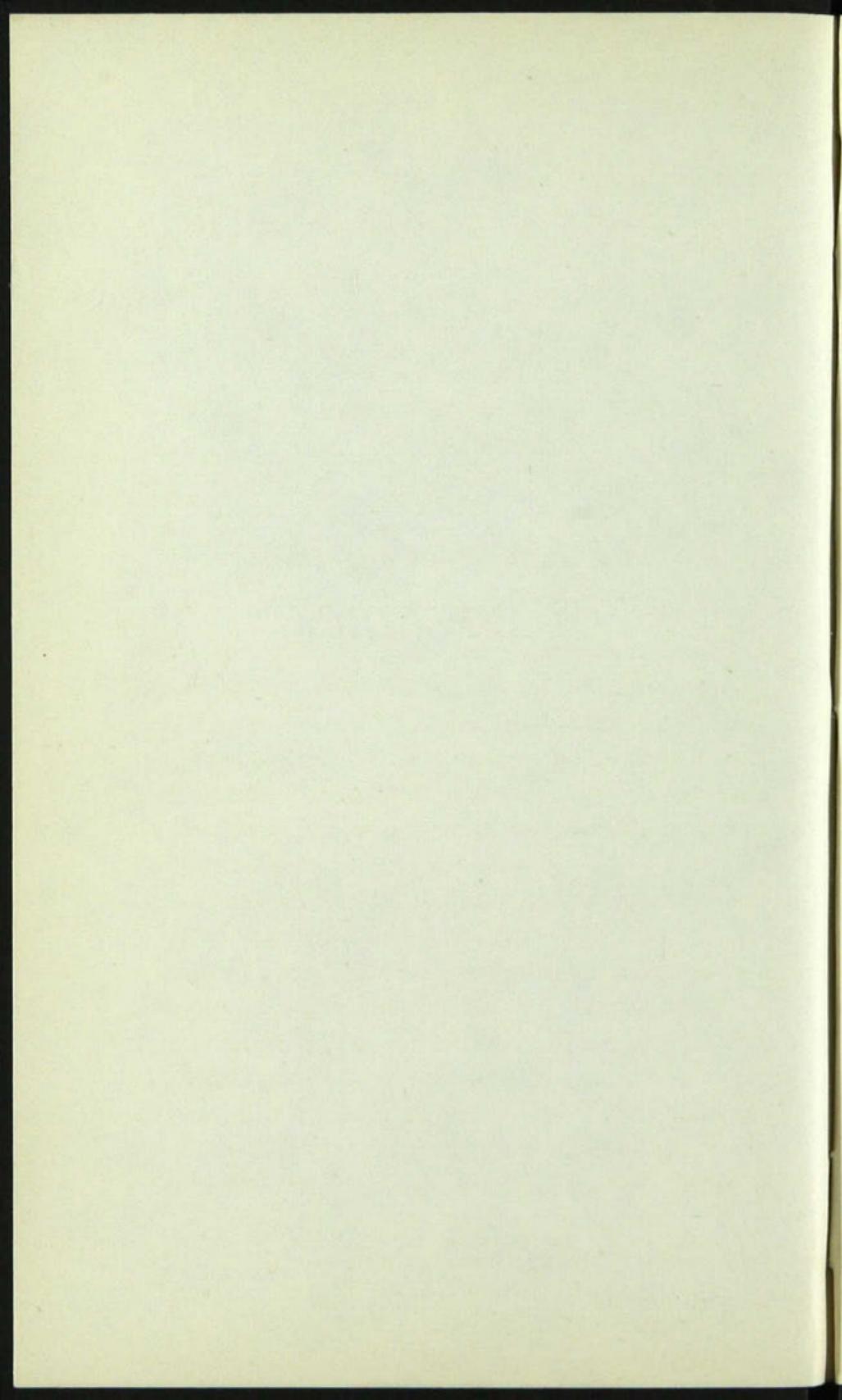
raient prendre la tête de l'histoire temporelle; rien ne tiendrait devant eux! » Ah! si les professeurs d'universités catholiques se donnaient la peine de vouloir; s'ils prenaient conscience des miracles que pourrait accomplir, dans la vie d'une nation et dans la vie de l'Eglise, une école de haut savoir adonnée au service de la jeunesse et de la vérité avec toute son âme! Quoi donc pourrait tenir devant eux?

* * *

Nous venons de repasser quelques-unes des rencontres que le Bon Dieu nous a ménagées avec Lui. A la fin de cette grande Semaine, qui de nous voudrait se refuser aux approches, aux invitations divines? On connaît peut-être la belle allégorie de S. François de Sales sur les apodes : oiseaux ainsi nommés par Aristote, parce que de jambes extrêmement courtes et de pieds sans force. Quand une fois ils ont touché la terre, impossible pour eux de s'envoler à volonté. Cloués au sol, brûlés par le soleil, ils seraient même en danger de mourir, si quelque bon vent ne venait les saisir et les relancer dans l'air. « Alors, dit François de Sales, si, employant leurs ailes, ils correspondent à cet élan de premier essor que le vent leur donne, le même vent continue aussi son secours envers eux, les poussent de plus en plus au vol. » Quelle image dont nous pourrions faire notre profit! Pauvres apodes, lourdement posés sur terre, Seigneur, nous ne pouvons rien; nous pour-

rions pourrir et mourir dans le vieux limon. Mais votre souffle est là, est toujours là, surtout en ce soir du Vendredi Saint. Il ne nous abandonnerait que si, volontairement, paresseusement, nous fermions nos ailes. Ces ailes, Seigneur, faites qu'elles s'ouvrent, toutes grandes, accueillantes au souffle tout-puissant de la grâce de votre Rédemption, de cette croix qui est encore chaude de votre corps, de votre sang. Puis, que ce souffle nous jette en plein vol, nous emporte ici-bas, de sommet en sommet, jusqu'au terme, jusqu'à l'embrassement final dans les bras du Père. Ainsi soit-il.

APPENDICE



ELOGE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES *

Monsieur le doyen,
Chers collègues de la Faculté des Lettres,
Chers étudiants,

Connaissons-nous bien notre patron ? De François de Sales, des images circulent de par le monde, assez fantaisistes, aussi suspectes qu'une fausse monnaie. On s'incline devant le lettré, l'humaniste, l'artisan de la langue, devant l'évêque-gentilhomme, le grand convertisseur, devant le saint. Mais on entend que l'écrivain traîne, avec soi, tout le clinquant et le bric-à-brac pédantesque de la Renaissance, que son imagination soit plus connue que sa pensée et que le péché mignon de l'écrivain soit précisément — Lanson dixit — « l'exubérance d'une imagination trop ingénieuse et trop fleurie ». Le saint, on le tient pour un homme charmant, presque trop charmant, pas tout à fait saint de salon, mais maître cérémonieux de l'humanisme dévot, ascète doucereux qui se serait appliqué à planter, de bordures embaumées

* Pour la 1^{re} fête patronale de la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal, 29 janvier 1946.

SAINT-SUITE

et exquises, la montée des Calvaires humains. Bref, pour parler comme Saint-Beuve, un François de Sales qui ne serait que le « Lamartine de la spiritualité ». Est-ce bien l'homme, le lettré, est-ce bien le saint, chacun dans sa vérité ? Cet écrivain que d'aucuns jugent trop abondant en grâces et en redondances apprêtées, les critiques et les biographes ne sont point rares — Henry Bordeaux, par exemple — qui l'affirment « en réaction contre le style enrubanné de son temps ». N'est-il pas celui qui a écrit que les paroles « doivent être simples, sans être frisées » ? Et si l'écrivain et l'homme sont assez proches parents l'un de l'autre, François de Sales n'a-t-il pas été l'amant qu'on pourrait dire passionné, de la simplicité ? L'ennemi de toute frisure dans la conduite, dans la piété, comme dans le costume, l'homme qui, dès la première rencontre, disait à la jeune veuve Chantal ornée de certaines petites dentelles de soie à son attifet de crêpe : « Madame, si ces dentelles n'étaient pas là, laisseriez-vous d'être propre ? » On aurait pu encore se rappeler que ceux-là succombent peu d'ordinaire aux raffinements ou à la vanité littéraire qui n'écrivent point pour écrire, mais pour s'acquitter de leur métier d'homme ou d'une mission d'apôtre et que peu d'écrivains furent aussi peu « gendelette » que M. de Genève. Non qu'il se refuse pour autant à l'essentiel humanisme, puisqu'on écrit pour être lu, ni qu'il répugne à composer la beauté, de clarté et de splendeur sans doute, sans pourtant mépriser la bonne grâce, « laquelle », di-

TOUJOURS

sait-il, « outre la convenance des parties parfaites qui fait la beauté, ajoute la convenance des mouvements, gestes et actions, qui est comme l'âme de la beauté des choses vivantes ». Enfin, l'on aurait pu observer que Monsieur de Genève a ce mérite, assez considérable, pour son temps, d'avoir restauré l'éloquence de la chaire. Avec lui la théologie n'est pas seulement entrée dans la littérature; il l'a réintroduite, si je puis dire, dans la prédication évangélique, où elle manquait plus que de raison et où la mettre, du même coup, ne fut jamais la chose la plus facile du monde : dans l'esprit des grands et dans l'esprit du peuple. Et par quelle méthode ? En parlant, selon la formule que nous révèle ce réformateur et qu'il pourrait bien avoir emprunté à l'Évangile, en parlant « affectionnément et dévotement, simplement et candidement, et avec confiance ».

Nous connaissons l'homme, même le jeune homme et l'étudiant, l'ouverture et l'envergure de son esprit. Il est de l'époque où l'humanisme l'emporte définitivement. La tradition chrétienne triomphe de la païenne, l'assimile et la transfigure. Se peut-il que le jeune seigneur du Château de Sales ou l'étudiant de Paris, tout lecteur passionné de Montaigne qu'il soit, se peut-il qu'il ne pratique l'électisme le plus indépendant ? Et j'ajouterais : placé comme il l'est, par son pays de naissance, au confluent de tous les courants d'idées de son époque, ayant poussé très loin ses études de lettres, de science, de droit, de théologie, il ne tient même pas à lui, dirai-je, qu'il

ne marque sa vie, son oeuvre, d'une forte originalité. A part toutes les réformes déjà mises au compte de ce robuste esprit, apprenons donc qu'il a encore révolutionné l'ascèse chrétienne. Il fut le créateur d'une méthode; il y a telle chose que le système ascétique salésien. N'allons pas penser que l'Eglise aurait jamais manqué de doctrine ascétique. Mais peut-être, dans l'esprit des hommes, cette doctrine a-t-elle trop souvent oscillé entre deux pôles ou deux esprits : l'esprit de crainte et l'esprit de relâchement, ou encore l'esprit de tremblement et l'esprit d'amour. L'aventure est tellement humaine de ne savoir garder l'équilibre. La tornade du protestantisme une fois domptée, il resta à l'Europe chrétienne à s'en désinfecter. En trop de consciences catholiques, le pessimisme luthérien, l'esprit de Calvin, esprit de roideur et de sécheresse, se trouvaient des chemins droits ou obliques. Et l'histoire veut, hélas ! qu'aux heures de crise, les meilleurs parmi les fils des hommes, inclinent volontiers aux réformes rigides, implacables. François de Sales parut. Vous connaissez ce que l'on appelle sa *Protestation de confiance*. Quel accent poignant dans l'écrit ou la Confession de cet étudiant de dix-huit ans, à Paris ! Devant le dogme formidable de la prédestination et devant le problème du salut de l'homme, un vertige le saisit. Dans les écoles de théologie, à la Sorbonne, à Louvain où trône Baius, c'est à qui hérissierait davantage ses opinions. A quel choix se déterminer ? Le jeune seigneur se le demande longuement. Entre ce qu'il croit être la thèse au-

gustinienne et thomiste et la thèse jésuite, entre le Dieu d'amour, mort pour tous les hommes, et la sombre Divinité d'une impénétrable justice, il hésite, il ne sait plus. Crise de jeune chrétien et de jeune intellectuel. Crise pascalienne. L'étudiant va se jeter aux pieds de la Vierge noire de Saint-Etienne, à Notre-Dame. Il prie, puis, d'une option virile, il se libère. Lui aussi, il écrit son « amulette » où il jette ce cri pathétique et triomphant : « Je ne m'appelle pas celui qui damne; mon nom est Jésus ! »

Option de jeunesse qui deviendrait, comme il arrive souvent, les prémisses d'une doctrine et d'une vie. François de Sales se ferait à jamais l'apôtre du Dieu d'amour. Au plus haut de son esprit, il écrit, comme principes directeurs : le *Deus charitas est* de saint Jean et le mot libérateur de saint Paul : « Tu n'es plus esclave, mais fils. Or, si tu es fils, tu es aussi héritier ». L'essence de son ascèse consistera donc à faire de l'amour-charité, non point seulement le terme de l'effort ascétique, mais le principe, le *principium et fons* de la perfection. Fonder l'amour dans les coeurs, tout est là : le commencement, le milieu et la fin. Appuyer, sur cet amour, la première autant que la dernière impulsion de la vie humaine, prolonger le même courant électrique à travers toute la trame de l'existence, tel est le « secret du roi ». « Qui a gagné le cœur de l'homme, a gagné tout l'homme » affirme le nouveau maître. Eviter de se perdre, par conséquent, dans le détail des observances, ou de se faire illusion sur les virtuosités

de l'ascèse pénitentielle. Ne point confondre mortification et perfection. La vie plutôt centrée sur le devoir d'état. Tous les moments de la vie et toutes les actions de la vie sous l'angle éternel. Et le devoir d'état accompli par amour et avec le maximum d'amour de Dieu. Bien entendu, en cette ascèse, la pénitence garde son rôle; mais elle n'a son rôle qu'en raison de son efficacité à faire croître en charité. Pour tout dire une religion d'amour et de joie, où la croix est chérie autant que le plaisir. « Dieu est le Dieu de joie ! » ne cesse-t-il encore de répéter.

La théorie, dira-t-on, n'a rien de si nouveau. On la pourrait dégager de maintes doctrines et vies de saints. Sans doute. Mais qui donc en avait encore rassemblé, comme François de Sales, les éléments épars ? Qui en avait édifié, présenté comme lui, dans une structure aussi puissante, l'harmonieuse synthèse ? Ce n'est pas tout qu'une doctrine existe quelque part, à l'état latent ou non, pour qu'elle acquière force propulsive, puissance de circulation. Il lui manque d'être codifiée, monnayée, de former corps et il faut qu'un jour le génie lui insuffle quelque âme souveraine. Ce fut l'heureux sort de la doctrine de François de Sales. En lui, le théologien et le saint possédaient des dons de grand artiste. Il a pu faire cadeau au monde de ce *Traité de l'amour de Dieu*, où son biographe, Henry Bordeaux, a vu « un des plus beaux livres de notre littérature ». Un autre, Francis Vincent, critique excellent, auteur d'un *Saint François de Sales, directeur d'âmes*, proclame le trai-

té : « l'oeuvre du plus grand et peut-être du seul grand doctrinaire de l'amour ». Henri Bremond y reconnaît « l'un des plus beaux livres de philosophie religieuse que le XVII^e siècle nous ait laissés, le plus beau peut-être ».

* * *

La Faculté des lettres de l'Université de Montréal n'a qu'à se féliciter d'avoir pour patron, ce saint et ce grand esprit. En toute sécurité, les catholiques que nous sommes, peuvent se mettre à son école. William James a écrit quelque part que le saint est « un homme inadapté ». Quoi de plus léger et de plus fantaisiste ! Qui, plus que François de Sales, fut de son temps et chercha à s'adapter à son temps ? Un critique mondain pourrait à la rigueur soutenir que l'adaptation peut provenir de l'ambiance humaine; l'écrivain mystique aurait emprunté l'inspiration de son oeuvre, à son siècle, à son milieu contemporain : « société polie toute entière, embarquée sur le Fleuve de Tendre », où l'amour était devenu le thème par excellence de la littérature profane. L'auteur du *Traité de l'Amour de Dieu* était si bien de son temps que délibérément il aurait voulu écrire pour les gens de sa génération. On lit, en effet, dans la Préface de son *Traité* : « J'ay eu en considération la condition des espritz de ce siècle et je le devois; il importe beaucoup de regarder en quel aage on escrit ». Seulement il arrive cette merveille qui n'arrive d'ailleurs qu'aux hommes de génie, que, pour être de leur temps, ils

ne sont pas moins de tous les temps. L'oeuvre de François de Sales n'est pas seulement, selon le dire de M. Stapfer, « la riche fontaine d'eau vive où tout le sentiment religieux du XVII^e siècle a repris naissance »; elle a fait du saint évêque, le classique de la spiritualité, c'est-à-dire le maître qui ne vieillit ni ne meurt, qui fait toujours école et de qui, tous ceux qui marchent après lui, sont tributaires. Nous sera-t-il permis de rappeler ici que la doctrine du Maître a nourri, formé jadis quelques-uns des spirituels les plus remarquables de la Nouvelle-France? On la lisait dans nos couvents, nos monastères, nos Séminaires, jusque dans les missions au fond des bois. Telle lettre inédite de François de Sales a même circulé, autour des Grands Lacs, parmi les missionnaires jésuites de l'époque de Talon.

Beaucoup, parmi vous, étudiants de la Faculté des lettres, êtes déjà ou serez demain des maîtres désignés à l'enseignement et à la formation de la jeunesse. Chacun de nous, du reste, porte en soi un disciple perpétuel, un homme inachevé dont il faut surveiller, tout le long de la vie, l'ascension morale. Etudions la doctrine de François de Sales pour son éminente valeur pédagogique. Tout son ascétisme est un ascétisme d'inspiration volontariste. Trait qui n'a pas échappé au protestant Lanson. « La maîtresse pièce de l'homme, pour lui », note le critique, « c'était la volonté ». Quelle légende alors que cette réputation qu'on lui a faite d'un homme douceâtre, d'un doux illuminé, « tout fondant de chaleur dévote ».

Bossuet rapporte que, du vivant même de l'auteur, des prédicateurs emportés déchiraient son *Introduction à la vie dévote* « jusques dans les chaires évangéliques », avec force gestes et cris d'anathème. Que ces messieurs n'ont-ils commencé par lire le livre attentivement et par le comprendre ? François de Sales, remarque à ce propos Bossuet, « a ramené la dévotion au milieu du monde; mais ne croyez pas qu'il l'ait déguisée pour la rendre plus agréable aux yeux des mondains; il l'amène dans son habit naturel, avec sa croix, avec ses épines, avec son détachement et ses souffrances ». M. Olier regardait M. de Sales comme « le plus mortifiant de tous les saints ». Et combien éloquent ce jugement de la Mère Angélique Arnaud : « Pour moi, je vous déclare que jamais M. de Genève ne m'a paru molet, comme plusieurs ont cru qu'il était. Vouloir comme Dieu veut; orienter toute l'âme, par ses fines pointes vers la Divinité et l'y maintenir, fût-ce même par amour, comment y atteindre, sinon par une longue et triomphante discipline de nos puissances instinctives, par une restauration de l'ordre surnaturel, de la hiérarchie primitive des facultés dans l'homme ? » Pour le grand humaniste qu'est François de Sales, le saint ne peut être qu'un homme complet. « J'ayme, se plaisait-il à dire, les âmes indépendantes, vigoureuses et qui ne sont point femelles. »

Doctrines de volonté, doctrines de liberté. Le but de l'éducation, nous rappellent à l'envi les modernes, « c'est de donner à l'élève la réelle possession d'une

force spirituelle et personnelle ». Comment refuser alors la modernité à la doctrine salésienne pour qui la bonne hygiène de l'âme, consiste d'abord, disait le saint, à faire « provision de forces », qui vise, avant toute chose, à instaurer dans l'homme, un idéal positif, une passion consolidée, une idée-force ? François de Sales, directeur de conscience, n'aime guère la prophylaxie morale qui ne protège que de l'extérieur. Il préfère, comme on dirait aujourd'hui, les « systématisations fortes ». Moins de barrières protectrices, moins de fils barbelés autour de l'enfant, mais un cœur trempé, une conscience cuirassée dans la foi et dans la charité. Ou encore, pour détourner du mal, moins compter sur la laideur ou la dénonciation du mal, que rendre forts contre le mal ; « vaincre le mal dans le bien », selon la consigne de saint Paul. L'humanisme chrétien — le seul vrai, le seul intégral — ne doit pas viser à faire seulement des têtes bien faites, mais encore des consciences bien résistantes.

Maître éducateur pour la formation humaine, François de Sales l'est autant pour la formation du chrétien. Où trouver plus complet, plus admirable vulgarisateur de la doctrine ascétique et mystique de l'Eglise ? Chez lui, et voilà une autre merveille, le don de vulgarisation ne rabaisse en rien la science du docteur. François de Sales est de plein pied avec tout esprit. *L'Introduction à la vie dévote* est considérée comme le bréviaire des gens du monde. Avec ce petit livre, soutient pourtant un interprète de la doc-

trine salésienne, on pourrait aller « jusqu'à la plus haute spiritualité, tout en restant en pleine humanité ». *Le Traité de l'amour de Dieu* serait plutôt le bréviaire des mystiques. Et l'on sait à quelle altitude s'élève François de Sales. Jeanne de Chantal demanda qu'on lui lût quelques pages du livre neuvième du *Traité de l'amour de Dieu*, comme un prélude à l'hosanna du paradis. « In mystica theologia mirabilis Salesii doctrina refulget », a prononcé Pie IX, le jour où il élevait le saint au rang de docteur de l'Eglise. Un Vincent de Paul qui jugeait l'oeuvre « immortelle et très noble », la voulut mettre à l'usage de sa congrégation, pour servir « d'échelle aux aspirants à la perfection », et tout ensemble de « remède universel pour les débiles et d'aiguillon pour les indolents ». C'est encore, du reste, un des rares mérites de François de Sales de n'avoir jamais conçu la vie contemplative sinon comme l'épanouissement normal de la vie ascétique. De son temps, beaucoup se méfiaient des mystiques. On se rappelle le rêve de Platon, dans son *Banquet* : « O mon ami Socrate, si quelque chose donne du prix à cette vie, c'est la contemplation de la beauté absolue... Que penser d'un mortel à qui il serait donné de contempler la beauté pure, simple, sans mélange, non revêtue de chair et de couleurs humaines et de toutes les autres vanités périssables, mais la beauté divine elle-même ? » Ce rêve, il y a quelque deux mille ans, s'est pourtant réalisé pour des milliers d'hommes, et bien au delà des espoirs du philosophe païen. Qui ne se

souvent de la confiance si émouvante de Jean L'Évangéliste : « Ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu, ce que nous avons touché...? »

Mais quelque prise de contact avec la Divinité reste-t-elle encore possible à l'homme avant le deuxième avènement du Christ ? La contemplation divine, la vie mystique sont-elles dans la voie normale de la perfection chrétienne ? Beaucoup ne l'eussent voulu réserver qu'à un petit nombre d'élus. François de Sales, l'un des premiers, s'insurgea fortement contre cette école théologique. Devant aucun chrétien, il ne voulut dresser de pics inaccessibles. Il avait mis la dévotion à la portée de tous ; il mit également à la portée de tous l'ascension suprême. « C'est une erreur, ains une hérésie », ira-t-il jusqu'à dire, « de vouloir bannir la haute oraison de la compagnie des soldats, de la boutique des artisans, de la Cour du prince, du ménage des gens mariés ».

* * *

Mes chers collègues et étudiants, soyons les vrais disciples de notre grand patron. Une université catholique n'est pas catholique, nous le savons tous, par l'enseigne qu'elle porte à sa façade. Il s'agit moins du corps d'une maison que de son âme et que celle-ci circule dans toutes les parties et les vivifie. Esprit pas toujours saisissable pour des étrangers à notre foi et qui ne saurait se plier à leur normes. Le catholicisme d'une université n'est pas même fait de l'importance ou de la prépondérance des facultés d'enseignement religieux sur les facultés d'enseigne-

ment profane. Son caractère catholique, une université le porte inscrit dans l'esprit et la conscience de ses professeurs, dans l'inspiration de tout son enseignement, dans le coeur et dans les aspirations de ses étudiants. Une université catholique est catholique de cette façon ou elle ne l'est pas.

C'est dire où doivent s'établir nos pensées et nos résolutions. Jamais les hommes n'eurent tant besoin de saine doctrine, d'un retour courageux, plus prompt aux enseignements du Christ. On dit : le monde vacille sur ses bases; et ce n'est plus une hyperbole. Une époque est venue, la première fois dans l'histoire, où l'humanité ne met plus simplement en question, son bonheur ou son malheur, mais son existence même, sa durée plus ou moins brève. Que le monde en soit là après deux mille ans de christianisme suppose d'abord la trahison du monde par les chrétiens; et la trahison des chrétiens ne se peut expliquer que par la trahison de leurs élites. Si, à une pareille heure, les universitaires catholiques se dispensent de leurs devoirs d'éclaireurs catholiques, qui va s'en acquitter pour eux ? Qui va les suppléer dans la vie du monde et dans la vie de la nation ? Demandons à saint François de Sales de nous ouvrir les yeux sur l'urgence et la grandeur tragiques de notre mission. Et, pour nous reprendre à l'espoir, pensons qu'au jardin d'agonie, ou sur la croix, le Christ qui a regardé passer les siècles, a vu lucidement cette minute où le monde ferait son choix entre la vie et la mort et qu'Il a prié pour que le monde choisit la vie. Ainsi soit-il.

SAINTE-SUITE

TABLE DES MATIÈRES

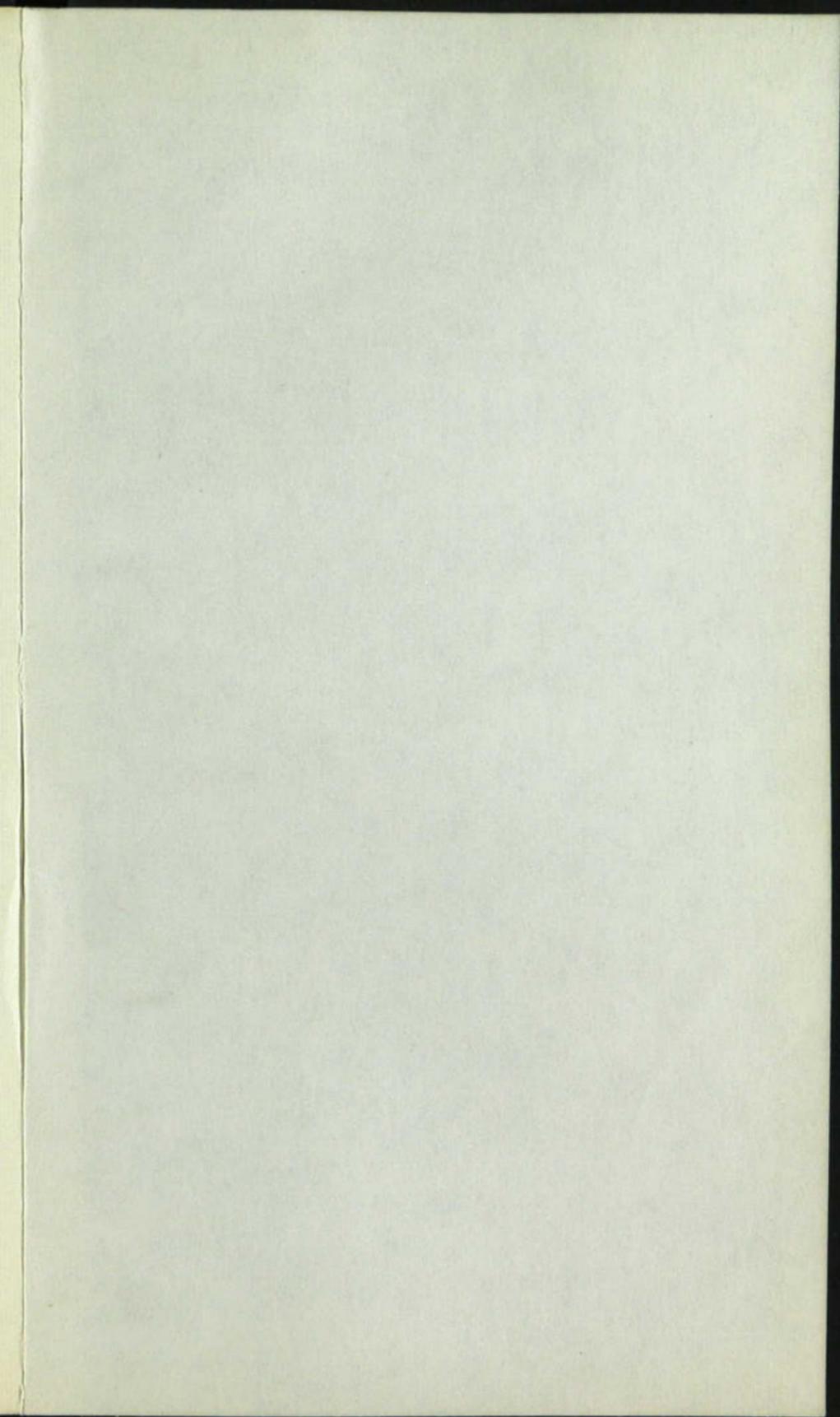
Avertissement	7
Qu'est-ce qu'un chrétien?	9
Rencontre avec Dieu : par la foi.....	28
Rencontre avec Dieu : par l'Eglise	45
Rencontre avec Dieu : par la messe.....	63
Rencontre avec Dieu : par le devoir d'état.....	81
Appendice: Eloge de saint François de Sales	99

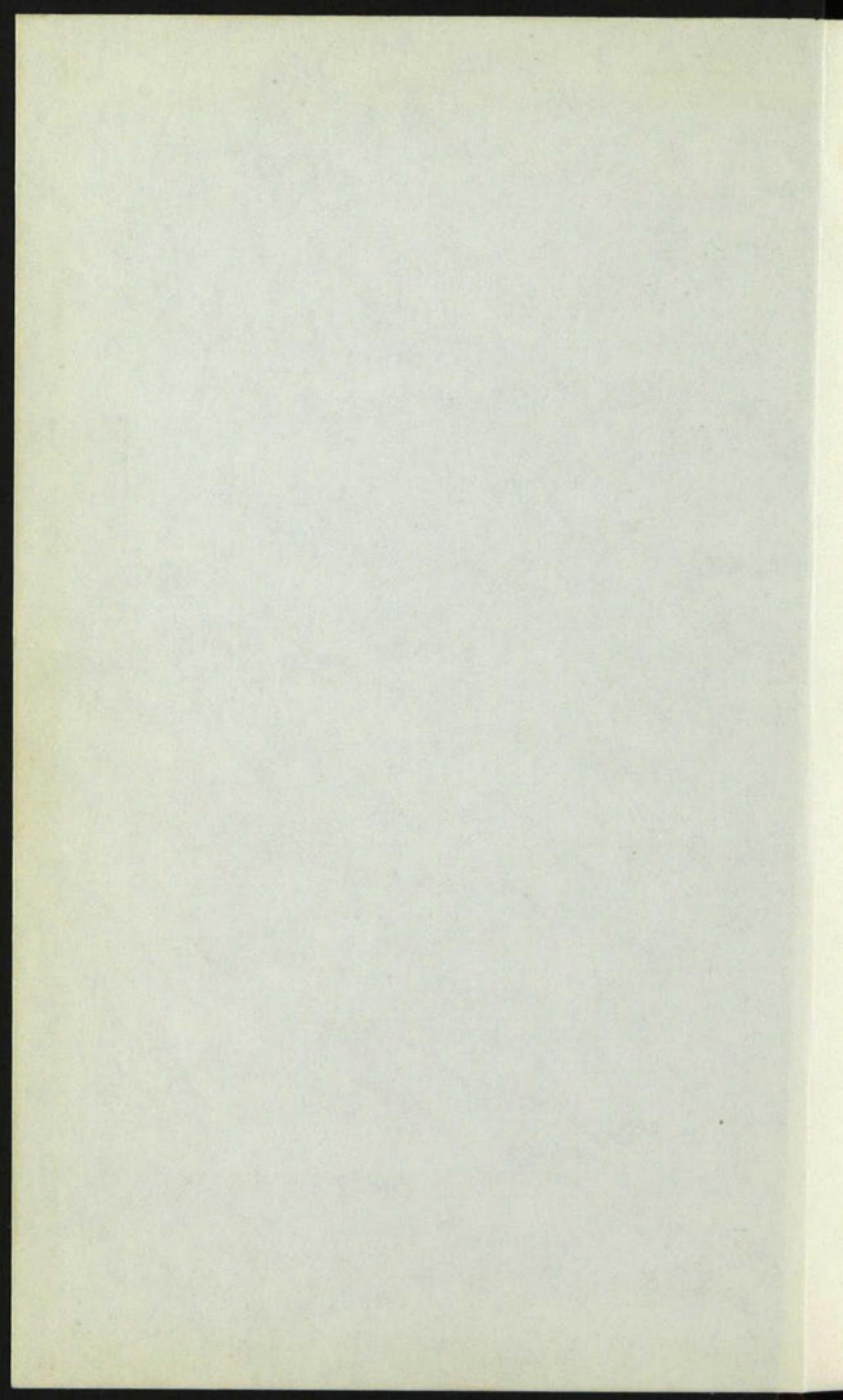
Achévé d'imprimer

à l'imprimerie Fides

le troisième jour du mois de janvier
de l'an mil neuf cent cinquante-six.

POUR LE DÉPÔT





181937

BNQ



000 238 491